



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49<sup>e</sup> ANNÉE

N<sup>o</sup> 10.

1<sup>er</sup> OCTOBRE 1905.

## ANNIVERSAIRE DE MADAME P.-G. LEYMARIE

### 29 SEPTEMBRE

Il y a un an déjà que notre chère et regrettée directrice nous a quittés matériellement; mais il nous semble, à nous qui fûmes ses collaborateurs et ses amis, qu'elle occupe toujours parmi nous sa place habituelle, accueillant tous ceux qui l'approchent avec la même bonne grâce, avec la même affabilité qu'autrefois. Et, de fait, nous la sentons présente à nos côtés — ceux que nous pleurons ne sont pas les absents, ce sont les invisibles, — et nous l'entendons véritablement nous répéter cette parole, qu'elle avait eu tant de bonheur, peu de temps avant sa désincarnation, à recueillir et à publier dans sa chère *Revue*, cette pensée si magnifiquement développée par Boucher de Perthes : « Rien ne naît, rien ne meurt, tout se transforme. »

C'est ainsi, c'est sous ce point de vue que notre amie vénérée avait envisagé sa dernière incarnation. Pas un instant elle ne s'est préoccupée de cette chose si effrayante et si lugubre pour la plupart et qu'on appelle la mort. A quoi bon ! puisqu'elle n'y croyait pas et ne pouvait pas y croire. Pas une fois non plus nous ne l'avons entendue se plaindre de la vie, qui, cependant pour elle ne fut pas un chemin bordé de roses. Pourquoi ? Parce que, avec son cher compagnon de lutttes, elle avait trouvé dans le spiritisme la lumière qui luit pour tous les hommes de bonne volonté, cette lumière qui resplendit, qui réchauffe les cœurs et qui les fortifie. Et nous savons que, simplement et résolument, elle a accompli ce qui était pour elle une mission autant qu'un devoir ; en aimant la vérité par-dessus tout jusqu'à lui sacrifier ses propres intérêts ; en aimant les siens, et en aimant tous ses frères en humanité.

A l'école d'Allan Kardec elle avait entendu et compris la devise révolutionnaire du maître : Hors la charité pas de salut ; et elle avait aussi retenu, pour l'appliquer, cette parole que J.-B. Roustaing, bâtonnier de l'ordre des avocats à Bordeaux, avait l'habitude d'adresser aux membres du groupe spirite qu'il présidait : « Mes amis rendez-vous bien compte que vous n'emporterez dans l'autre monde que ce que vous aurez dans celui-ci, et que celui qui donne est l'obligé. »

Donnez donc, chers lecteurs, donnez avec nous, avec sa chère famille, à celle qui fut et qui est toujours notre sœur dévouée, une bonne et fraternelle pensée, un pieux souvenir, une douce et affectueuse prière. Tout cela nous sera rendu avec surcroît. Et aussi mettons-nous tous en communion, avec la phalange de bons esprits et de vaillants penseurs qu'elle est allée rejoindre, pour continuer de travailler à l'œuvre de régénération et de transformation des âmes.

Que tous ceux qui ont reçu la lumière se gardent de la cacher sous le boisseau, et que la paix habite leurs cœurs !

LA RÉDACTION.

## L'ANE ET LE HIBOU

### DIALOGUE PHILOSOPHIQUE

— Comment déjà au pâturage, mon brave Aliboron ?

— En quoi la chose peut-elle paraître étrange à un noctambule comme toi ?

Le noctambule était un hibou de haute marque et de fière allure qui,

avec ses grands yeux ronds, son bec crochu et ses aigrettes de plumes agressivement relevées sur son front, aurait autrefois fait bonne figure — figure méphistophélique, cela va sans dire — dans le sombre laboratoire d'un alchimiste du moyen âge.

Quant à l'Aliboron si cavalièrement interpellé par le hibou, c'était un bel âne à la robe grise, soyeuse, luisante, aux membres sveltes et aux beaux yeux profonds, où semblaient flotter des pensées mystérieuses.

— Comment ne serais-je pas surpris, reprit l'oiseau qui, perché sur un vieux chêne, regardait d'un air narquois son pacifique interlocuteur, de te voir, même avant l'aube, pâture dans ton pré ? Tu n'es pas si matinal d'habitude. Ne sais-tu pas que l'horloge du village vient de sonner quatre heures et pour un âne rangé comme toi...

— Tu aurais pu m'y voir bien plus tôt encore, interrompit l'âne, car je viens de passer ici la nuit tout entière.

— La nuit entière ! s'écria le hibou d'un air scandalisé. Or ça, maître Baudet, vous dérangeriez-vous par hasard ? M'est avis que le délit est de flagrante signification.

— Tu ne vois donc pas ma corde ? fit l'âne avec un placide sourire.

— Attaché ! Tiens c'est vrai, pauvre ilote, infortuné martyr d'une abusive domestication. Mais, qu'est-ce à dire ? Te voilà donc au piquet depuis vingt-quatre heures ! Quel est ton crime ? Serait-ce une ruade intempestive que tu aurais détachée sans sommation préalable ? Seraient-ce les choux d'un voisin peu endurant que tu aurais sournoisement décapités au passage ? Aurais-tu, peut-être encore, comme l'âne de la fable, tondu la largeur de ta langue dans le pré de M. le curé ? Ceci serait plus grave, mon pauvre ami, car tu sais qu'avec les gens d'Église, bien malaisés sont les accommodements...

— Ni ruade, ni choux, ni pré du presbytère ne sont en cause ici. La chose est bien plus simple et ton imagination t'égare, ô soupçonneux hibou ! La vérité, la voici : mon maître à qui je n'ai rien à reprocher, car c'est le meilleur des maîtres, est parti, hier au soir, pour la ville où l'appelait une importante affaire qui, paraît-il, l'y a retenu jusqu'au lendemain. Les gens de la ferme, d'autre part, m'ont oublié sans doute, c'est donc tout accidentellement que je suis resté au « piquet » suivant ton expression non exempte de malice.

— Quadrupède infortuné ! clama le hibou d'un ton emphatique, tu as eu plus de temps qu'il n'en fallait pour réfléchir aux beautés de la civilisation dont l'un des avantages prépondérants — pour les hommes, bien entendu — est la collaboration des bêtes... assez bêtes pour s'être laissés « domestiquer ».

« Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute » dit le proverbe. C'est

l'âne, désormais, qui, dans le proverbe, remplacera la chèvre. Que diraient les ancêtres, ces ânes sauvages qui, autrefois et de nos jours encore, caracolent fiers et indomptables dans les steppes de la Perse, de l'Inde et de la Russie? Ce qui me surpasse, c'est que tu n'aies pas eu l'idée, dans une poussée d'indignation certes bien légitime, d'arracher ton piquet ou de ronger ta corde.

— Eh bien, non, fit l'âne d'un ton placide, cette idée ne m'est pas venue. Les ânes sont si bêtes; combien de fois ne me l'as-tu pas répété? Au surplus, ta compassion part-elle d'un bon naturel? Je me le demande. Quoi qu'il en soit, rengaine ta pitié. Je ne suis en aucune façon le pauvre esclave dont le sort t'attendrit. Ma tâche est fort douce. Je vais de temps à autre à la ville, chercher les provisions du ménage, puis, j'ai pour mission spéciale de conduire à la promenade les trois beaux enfants de mon maître, dans une jolie voiture construite à cet effet et c'est par de bons soins, sans parler de maintes caresses, que sont récompensés mes bons offices.

Voyant, hier au soir, que l'on ne venait pas me chercher à l'heure habituelle, je me suis couché, là-bas, sous le grand massif de chèvrefeuille et dans les heures de ma douce insomnie, coupée de rêveries non moins douces, j'ai contemplé le ciel et la terre qu'argentaient les lueurs lunaires et combien courte m'a paru cette tiède nuit de mai si limpide et si parfumée. Ah, qu'il est beau notre monde, même aux yeux d'un pauvre âne attaché par un bout de corde. La corde retient le corps, mais n'empêche nullement la pensée de s'échapper au dehors, de s'envoler bien loin, si loin qu'elle s'élève jusqu'aux mondes lumineux que semble diriger, dans l'espace, la main d'un Organisateur invisible. Et maintenant que dire de cette radieuse matinée, où aux pâles lueurs nocturnes ont succédé ces torrents de lumière !...

Ce qu'il aurait pu dire, l'âne émerveillé, c'est que cette matinée était de tous points éblouissante. Après s'être fait annoncer par une aurore toute de pourpre et d'or, le soleil flamboyant — ce monde âme et flambeau du nôtre — comme dit le poète, venait d'en jaillir, pour ainsi dire, inondant l'étendue de ses vivifiants effluves et transformant comme par magie la nature tout entière. C'est en diamants que s'étaient métamorphosées les gouttes de rosée qui, avant l'aube, n'étaient que des perles. C'est dans une sorte d'adoration muette, que les fleurettes des champs venaient d'ouvrir leurs corolles et tandis que dans le ciel d'un bleu pâle, s'évanouissaient les dernières étoiles noyées par les clartés envahissantes, éclatait sur la terre une immense symphonie de couleurs, à laquelle répondait une égale symphonie de bruissements d'insectes et de chants d'oiseaux enivrés qui, vers l'astre-roi, le dieu glorieux du jour, faisaient monter l'hymne solennel du matin, l'hosannah de la vie universelle.

Pendant que l'âne parlait, en termes enthousiastes, des splendeurs de la nature, l'on aurait pu entendre, dans le feuillage du vieux chêne, des espèces de gloussements saccadés... C'était le hibou qui riait, oh mais qui riait ! Puis, lorsqu'eurent à peu près cessé les gloussements, s'éleva une voix gouailleuse, ironique, impertinente.

— Ah ! comme tu m'amuses, mon pauvre Aliboron, s'écria l'oiseau crépusculaire que secouaient encore, par intervalles, les spasmes d'un rire incoercible, comme tu me divertis avec tes poétiques envolées vers cette « voûte d'azur qu'éclaire une lune d'argent et que piquent les clous d'or des étoiles »... N'est-ce point là le jargon qu'emploie tout poète qui se respecte ?

— Peu importe le jargon, comme tu dis, mais ce que je constate, c'est que tu n'as guère admiré toutes ces belles choses, mon pauvre hibou, sceptique de parti pris. Qu'as-tu donc fait, toi, pendant les longues heures de ma nocturne contemplation ?

— Ce que j'ai fait ? Je vais te le dire, articula le hibou avec autorité. J'ai assisté à une conférence de libres penseurs. Cette conférence était présidée par un vieux grand-duc de haute capacité qui avait convoqué tous les esprits forts de la forêt. Belle et nombreuse assemblée. Il y avait là des merles persifleurs, des chouettes gouailleuses, des piverts intransigeants, des corneilles radicales, des faucons réfractaires, des buses nihilistes, plus quelques corbeaux désabusés, sans parler d'une bande de pierrots étourdis, impertinents et tapageurs qui, sans toujours savoir pourquoi, piaillaient à tout propos et, de confiance, applaudissaient les orateurs quelconques bons ou mauvais. Tout cela formait le parterre, parterre houleux et de valeur problématique, à la vérité ; mais que de gens sérieux en revanche.

Sur l'estrade, à côté du président, se tenait un vieux perroquet tout récemment évadé de sa cage et qui, pendant une heure tout au moins, nous a tenu sous le charme de sa parole aisée, spirituelle, originale... bref, magistrale harangue ! C'est avec une merveilleuse sûreté de mémoire qu'il nous a répété tout ce qu'il avait entendu, maintes fois, chez son ancien maître, savant académicien, matérialiste irréductible et athée assermenté.

Ah ! les fortes paroles qu'il a prononcées. Avec quelle verve à l'emporte-pièce, il a bafoué tous les spiritualistes niais qui, de temps à autre, paraît-il, venaient discuter avec son maître. Quels vilains quarts d'heure auraient passés — s'ils avaient pu l'entendre — tous les dieux fantoches de vos religions officielles, sous les cinglantes apostrophes de notre orateur véritablement inspiré.

Combien j'aurais voulu te voir là, mon pauvre Baudet naïf, superstitieux, hypnotisé, peut-être plus encore et rire de la figure déconfite que tu aurais faite, en entendant la virulente argumentation sous laquelle s'en allaient,

en lambeaux, tous les fétichismes conscients ou non de cette sottise engeance qu'on appelle les croyants de nos jours, pratiquants imbéciles de tous les dogmes promulgués, cotés et paraphés par les potentats les plus mitrés de vos Églises.

— Mais, fit l'âne d'une voix tranquille, j'aurais comme vous tous applaudi à ces paroles.

— Toi ! répliqua le hibou un peu déconcerté, mais n'es-tu pas de ces gens-là ? Tu n'as pas l'idée, mon pauvre Asinus, de tout ce que j'ai dit, moi-même, en confirmation des déclarations de notre éloquent perroquet. Car, moi aussi, j'ai prononcé un discours qui, je puis le dire sans vanité, a été souvent interrompu par les acclamations de l'assemblée. Tu ignores, sans doute, que je suis ferré sur la matière. Ce n'est pas vainement que j'ai feuilleté tous les bouquins d'une bibliothèque que j'ai découverte dans un grenier, où j'ai passé trois hivers consécutifs. Je l'aurais fait frissonner, mon pauvre ami, toi et tes grandes oreilles, par la riche documentation de mon allocution vibrante. C'est en une déroute lamentable, irréparable, que j'ai mis toute la dogmatique menteuse dont se nourrissent hommes et bêtes depuis les origines les plus lointaines. Religions, philosophies, morales, ont été littéralement déchiquetées, sous les coups de mon bec indigné... Et le hibou se rengorgea, redressant d'un air de défi ses aigrettes de plumes.

— Mes compliments, fit l'âne impassible. Je te les adresse d'autant plus volontiers, que — ai-je besoin de te le répéter — si j'avais été parmi les auditeurs, je t'aurais applaudi autant qu'eux, sinon davantage.

— Mais quoi ! s'écria l'oiseau stupéfait, c'est donc que tu renies les croyances ?

— En aucune façon.

— Comment, mais je les connais tes principes, je la connais ta doctrine enfantine, puérile... pour ne pas la qualifier d'un autre adjectif moins parlementaire.

— Tu ne connais rien du tout, mon pauvre hibou, en dépit de ta haute compétence.

— Mais que crois-tu donc ? interrogea la bête emplumée avec une véhémence inattendue.

— Ce que je crois, fit l'âne, je puis te le dire d'un mot ; mais ce mot, le comprendras-tu ?

— Oh ! oh ! maître Baudet, vous devenez impertinent, ce me semble, et vous me paraissez plaisant avec votre ton d'augure incompris. Sachez que je suis en mesure de deviner le sens de vos communications quelles qu'elles soient et que vous pouvez me le dire, ce mot mystérieux et révélateur.

— Eh bien, prononça nettement l'âne en levant subitement la tête vers le vieux chêne, je crois à l'esprit !

— A l'esprit ! fit le bipède aux yeux ronds, un instant silencieux et cherchant à comprendre... puis exultant tout à coup et battant des ailes en guise d'applaudissements ironiques... l'esprit, mais qu'est-ce donc que cela ? Quel est ce vocable inconnu ? Ah le voilà donc lâché ce mot énigmatique, par l'émission duquel tu croyais me confondre sans doute. Mais tu ignores donc, ô niais incomparable, que l'esprit n'existe pas, ou n'existe tout au plus que dans la cervelle déliquescence de toi, pauvre Asinus, et de tes confrères en spiritualisme ? Tu ignores, je vois, philosophe à la triste figure, que la matière seule a été, est et restera matière, d'éternité en éternité.

— Je m'attendais à cette réponse, répliqua l'âne avec un indulgent sourire ; mais pourrais-tu bien me dire, à ton tour, ô le plus docte des hiboux, de si fière et si triomphante allure, quel est le sens de cet autre vocable que tu me jettes si hardiment à la face ?

— La matière, c'est la réalité par excellence, c'est l'étoffe de l'univers, l'élément intégral des soleils, des terres et de leurs habitants. C'est le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, ce sont tous les êtres inorganiques et organiques, morts ou vivants et qui, en somme, ne diffèrent les uns des autres que par l'adjonction temporaire d'un facteur assez mal connu qu'on appelle la vie — laquelle s'incorpore aux uns, sans rime ni raison, tandis que les autres en sont dépourvus... sans que jamais, du reste, il leur soit venu à l'idée de s'en plaindre, ajouta le hibou avec un gros rire qui lui parut spirituel.

Pour moi, reprit-il après un silence, la vie — d'appellation toute conventionnelle — n'est rien d'autre que le jeu automatique de certains organes plus ou moins bien agencés par une sorte d'engrenage réciproque... à moins que tu ne préfères que je dise, ajouta-t-il d'un ton gouailleur, que la matière vivante ou non n'est que l'agglutination momentanée des « atomes crochus » du vieil Épicure qui n'en savait pas plus long que nous en ces questions quelque peu saugrenues.

— C'est parfait, répondit l'âne, en abaissant alternativement l'une et l'autre de ses oreilles, mais la mort, alors, comment l'envisages-tu ?

— La mort, reprit le cynique emplumé, n'est rien d'autre que la rupture définitive de cette association éphémère. C'est l'arrêt du pendule qui subitement cesse de battre dans nos machines dites vivantes... et béni soit-il cet arrêt, car la mort est la correction de la vie, la revanche de l'être condamné à l'existence et qui, avec délices, va se reposer dans l'éternel sommeil du néant.

La vie n'est pas toujours drôle, tu dois le savoir mieux que moi, quoi que tu en dises, pauvre « domestiqué » qui travailles, sues et ahanes comme tant d'autres esclaves dont l'activité n'a pour ressort et force motrice que

le fouet que ne leur épargne guère l'homme implacable, l'insatiable exploitateur.

— Je n'en disconviens pas, la vie est souvent dure, déprimante et douloureuse, mais ce qui la relève, l'ennoblit et lui donne une signification, c'est qu'elle est une lutte qu'il faut soutenir courageusement et obstinément poursuivre jusqu'au bout, c'est-à-dire la victoire définitive.

— La victoire !... Quelle victoire ?

— La victoire de l'esprit, articula l'âne avec une fermeté singulière.

— Allons, voilà que tu retombes dans tes extravagances. Mais puisque l'esprit n'est qu'un mot vide de sens, te dis-je.

— Dis donc plutôt que c'est la matière qui n'existe qu'à l'état de pure apparence.

— Apparence, la matière !... Mais ouvre donc tes deux gros yeux, mon pauvre Baudet hypnotisé. Cette herbe que tu broutes, cette corde qui te rattache à ton piquet, cette voiture que tu traînes tous les jours ne sont-elles pas la réalité et cette réalité, qu'est-elle donc, si ce n'est simple et pure matière ?

— Eh bien, oui, sans doute, comme manifestation présente et visible, mais tout cela n'est que temporaire et conséquemment relatif, alors que l'esprit est la réalité permanente. N'as-tu pas lu, dans les bouquins de ta bibliothèque, que la matière, en tant qu'entité en soi, est une expression à laquelle renoncent les savants eux-mêmes et que l'atome physique, si longtemps poursuivi par les micrographes, s'évanouit, disparaît et finit par se résoudre en force et en mouvement ; or, la force et le mouvement sont les produits de l'esprit, source de toute énergie, seule réalité incréée et permanente.

Toutefois, ce dont tu ne t'es jamais douté et qui cependant est d'importance capitale dans la question, c'est que l'esprit et la matière ne diffèrent pas essentiellement l'un de l'autre. L'un et l'autre sont aux deux extrémités d'un même axe auquel ils servent de pôles et de l'un à l'autre terme, s'étend une gradation continue, une échelle ascendante de spiritualisations successives qui, partant de la matière massive s'élève jusqu'à l'esprit éthéré, les rapproche, les assimile et finit par les confondre.

— Les confondre !... glapit le hibou hors de lui.

— Oui, les confondre par assimilation progressive. A la matière compacte et lourde, succède la matière progressivement désagrégée par tel ou tel agent désorganisateur. Les roches du fond de l'Océan deviennent les sables fins dont se composent les dunes. La terre que soulève en mottes pesantes le soc de la charrue se transforme en poussière qu'emportent tous les souffles qui passent. Le bois carbonisé s'éparpille en cendre impalpable, en même temps qu'il s'envole en fumée ; et combien plus frappantes encore sont les

métamorphoses successives que nous présente l'eau sous ses formes multiples. Cette eau devenue si solide et si pesante dans les banquises, montagnes colossales de glace qui encombrant et immobilisent les mers des deux pôles, redevient bien vite liquide alors qu'on la soumet à un certain degré de chaleur. Qu'on élève la température et l'eau se change en vapeur du premier degré, à laquelle succède la vapeur surchauffée dont la puissance d'expansion est véritablement formidable. Et puis, au delà de ces volatilisations, en viennent d'autres combien plus éthérées, puisque l'éther lui-même se manifeste sous quatre états aussi nettement définis et différenciés que le sont les trois états depuis si longtemps constatés dans notre matière visible... après quoi l'on s'égare en des régions qui semblent confiner à l'esprit lui-même, tant s'élèvent les modes de sublimation devant lesquels s'arrête toute appréciation humaine incapable de trouver, en aucune langue, des mots qui puissent nous faire pressentir, même de loin, ce que nous cachent ces transcendants mystères.

— Oui, si transcendants, en effet, objecta le hibou goguenard, que nous ferons bien de nous en tenir là, si tu m'en crois, mon cher ami.

— Nous arrêter ici, ah, mais non, fit l'âne d'un ton délibéré qui surprit quelque peu son interlocuteur. Tu m'as provoqué, j'accepte le défi; tu m'as questionné, je tiens à te répondre, ne fût-ce que pour t'apprendre, étant donné que tu l'ignores ou que tu feignes de l'ignorer, qu'il résulte des expériences scientifiques qui, en tous pays, se multiplient et se font de plus en plus suggestives, que la matière n'est autre chose que la contre-partie de l'esprit, que de l'esprit « coagulé » si l'on peut s'exprimer ainsi, mais qui, en dépit de son apparente inertie, est la vibration *relative* d'une substance universelle, dont l'esprit est la vibration *absolue* — car, sache-le, tout est vibrations dans l'univers, depuis celles de l'éther auxquelles sont dus la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme et autres effluves mystérieux que nous verse à flots notre soleil... jusqu'aux vibrations de la matière la plus dense, au sein de laquelle des groupes d'atomes ou particules infinitésimales tourbillonnent avec une vitesse prodigieuse autour d'un point central, comme gravitent les mondes de l'espace autour des soleils, centres de leurs systèmes planétaires.

Oui, force et mouvement, tout se résume en ces deux mots, disons plutôt en ces deux phénomènes connexes, agents de l'universelle harmonie. Au surplus, ne nous contentons pas de simples affirmations. Étudions de près cette question, l'une des plus importantes dont puisse se préoccuper tout être qui pense et qui raisonne. Entrons dans les détails, prenons des exemples. Cette étude, j'aime à le croire, ne saurait déplaire à un philosophe tel que toi.

— Hum ! hum ! gloussa le hibou qui, se sentant pris au piège, grommela et se trémoussa de colère dans ses plumes ébouriffées.

— Qu'est-ce que cette fleur ? poursuivait l'âne qui feignit de ne pas s'apercevoir des sourdes protestations de l'oiseau, qu'est-ce que ce bouton d'or qui, de toutes parts, illumine de son éclat le tapis de la prairie ? Ce que nous appelons « fleur » n'est que l'agglomération d'un certain nombre de qualités : couleur, odeur, douceur, fraîcheur, poids, etc. Or, l'analyse nous montre que chacune des manifestations ainsi groupées est le produit d'un mouvement.

Commençons par la couleur. Ce que nous appelons ainsi n'est que l'effet des vibrations qui agissent sur notre rétine et qui, transmises par le nerf optique, vont impressionner le cerveau. C'est ce simple petit effet qui nous donne la notion de couleur, notion toute subjective du reste, c'est-à-dire entièrement personnelle, si bien que la couleur peut fort bien n'être pas la mienne. Les vibrations sont les mêmes, mais l'effet produit sur tel spectateur peut n'être pas identique à l'effet produit sur tel autre. Chaque être, animal ou homme, voit sa couleur. Il est telle personne qui confond absolument le bleu et le violet, alors que telle autre, dont l'œil est conformé d'une façon spéciale, ne peut percevoir les vibrations qui émanent de la couleur rouge.

Si maintenant nous passons à l'odeur, les mêmes considérations s'imposent. L'odeur n'est que l'effet d'une vibration agissant sur le nerf olfactif qui fonctionnant comme les autres nerfs en transmet la sensation au cerveau. Il en est de même pour le goût qui n'est que l'effet d'un mouvement vibratoire s'exerçant sur les papilles de la langue... et qui ne sait combien différent les goûts ? Tu connais bien le proverbe : « des goûts et des couleurs, il ne faut disputer. »

En est-il autrement pour la résistance au contact de deux corps que l'on oppose l'un à l'autre et chez lesquels diffère la cohésion des particules composantes ? Nullement. Cette résistance n'est que l'effet d'un état vibratoire résultant de deux tendances contraires que l'on retrouve partout dans la nature : tendance au rapprochement et tendance à l'éloignement, attraction et répulsion, force centripète et force centrifuge.

Ce sont en somme ces deux forces, qui, se trouvant en relations variables, produisent les divers états de la matière. L'attraction des particules domine-t-elle, nous avons ce que nous appelons les corps durs ; la force d'expansion, au contraire, prend-elle le dessus, nous avons une substance plus ou moins molle, souple ou élastique, suivant sa compacité relative et c'est en raison de cette compacité décroissante, que les solides se réduisent en liquides, que les liquides deviennent gaz et qu'au delà des gaz s'étagent les états éthériques d'une matière de nature spéciale, si bien que la dureté

et la mollesse ne sont que les résultantes de deux forces vibratoires : l'attraction et la répulsion qui ne sont rien d'autre, en somme, que du mouvement soit actif, soit passif.

— Mais, objecta le hibou d'une voix aigre et courroucée, il y a pourtant là, dans cette fleur, des atomes attirés, repoussés et groupés d'une certaine façon.

— Non, mon pauvre ami, ces atomes, nul ne les a vus — j'entends les atomes du physicien, car ceux du chimiste sont encore des composés — et en supposant même qu'on pût les percevoir, ce serait encore et toujours sous forme de couleur, de contact, bref, sous forme de *qualités* particulières, sous lesquelles se déguise et disparaît cet hypothétique et introuvable atome, rêve du physicien, puisque tout se résout dans le *mouvement*, caractéristique essentielle de la matière, en tant qu'objet de notre perception. Or, ce mouvement universel est une *Force*, Force unique, Cause unique de tout ce qui existe.

Maintenant, que l'on donne à cette Force-Cause, le nom de Dieu, chez les Occidentaux ou de Brahma, chez les Orientaux, peu importe. L'essentiel est d'être pénétré de cette idée, que cette Puissance produit tout et qu'elle devient toutes choses, sans jamais cesser d'être elle-même. (J. C. Chatterji).

Voilà, ô grand sceptique, ce que tu aurais pu trouver dans tel ou tel livre de ta bibliothèque. Au surplus, ajouta l'âne après un silence, à quoi t'aurait servi d'y rencontrer ces déclarations? Suivant le procédé généralement employé par tout matérialiste qui se respecte, tu aurais commencé par nier, avant la moindre étude des questions en litige. Il est si commode et si facile, en pareil cas, de se boucher les yeux et les oreilles, puis de crier à tue-tête : je ne vois ni n'entends, c'est faux, archi-faux, absurde, inadmissible, je nie ! — *Nego, nego, nego* ! comme clamaient les docteurs intransigeants, aux temps héroï-comiques de l'agnosticisme scolastique au moyen âge.

Tu glousses, tu ris, mon pauvre hibou désarmé, par la raison que tu ignores aussi bien ce que sont la matière et l'esprit, que tu ignores ce que sont la vie et la mort dont tu as parlé, tout à l'heure, en termes d'une flagrante inexactitude. Sache que la mort n'est que le passage d'une vie à une autre et que la vie, bien loin d'être le jeu tout mécanique d'organismes périssables, est, elle aussi, la vibration de l'esprit enlisé dans la matière, vibration permanente, éternelle, par la raison qu'elle est — mais ris donc, ô hibou ! — qu'elle est... d'essence divine.

— Oh, la la ! fit ce dernier qui, en dépit de sa dédaigneuse arrogance, se sentait mal à l'aise devant son impassible contradicteur et ouvrait déme-

surément ses gros yeux fixes, sous les aigrettes de son front sourcilleux.

— Oh ! ne t'effarouche pas, mon vieux philosophe emplumé, poursuivit

l'âne sur un ton dont l'autorité croissait visiblement, laisse-moi parler et tâche de comprendre, car j'ai encore à te dire une foule de choses que tu n'as jamais soupçonnées. La vie, te dis-je, est absolue, impérissable, si bien que n'existent ni mort, ni néant, simples vocables conventionnels, inventés en désespoir de cause par tes pareils — j'allais presque dire tes complices — pour déguiser leur incurable ignorance.

Sache, verbeux et piètre logicien qui, à défaut d'idées, te paies de mots et de phrases, que dans le monde des entités abstraites, ce qui est ne peut cesser d'être, en vertu de l'inviolable loi de la conservation des énergies. Toute force est permanente de sa nature et c'est pourquoi, devant l'esprit qui est l'énergie primordiale et par suite la seule réalité possible, s'évanouit, comme l'ombre devant la lumière, la mort qui n'est qu'un mot, le néant qui n'est qu'une négation, la matière qui n'est que le déguisement transitoire de l'esprit, seul immanent puisqu'il est, je te le répète, d'essence divine, c'est-à-dire absolu.

— Voyons, voyons, maître Baudet, il est des plaisanteries qui ne sont bonnes qu'à la condition d'être courtes et qu'il est du dernier mauvais goût de chercher à prolonger. Voilà deux fois que tu me lâches ce mot de « divin » ; c'était trop d'une fois et le redire, c'est dépasser toute mesure. Tu sais fort bien que votre Dieu n'est qu'un vocable, comme tu dis et la pire des fantasmagories. Tu dois connaître le joli mot de Beyle, autrement dit Stendhal : « La seule excuse de ce dieu dont on nous rebat les oreilles et qui fait que nous lui pardonnons, c'est qu'il n'existe pas. »

— Joli mot, en effet, mais en ceci, comme en toute chose du reste, il s'agit de s'entendre. Si, tout à l'heure, alors que, non sans une certaine verve, tu faisais le procès des diverses religions plus ou moins officielles, j'ai fait bon marché de tous les dieux de fantaisie dont elles nous ont donné la liste quelque peu scandaleuse, je fais maintenant toutes mes réserves, alors que vient en cause le Dieu vrai, suprême, unique, le Dieu, Puissance, Justice, Amour, Foyer de toute lumière, Père de toute vie...

— Oh père!!...

— Oui, Père, fils ingrat, hibou dénaturé que tu es, car tu es son fils, entends-tu, comme le sont tous les êtres de la création. En dépit de tes dénégations obstinées que manifeste l'ébouriffement de tes plumes récalcitrantes, nous sommes tous, toi compris et ne t'en déplaie, des étincelles, des facules du Foyer de vie dont l'univers est la splendide émanation.

— Comment, toi, lourd Baudet, une étincelle ! fit le hibou goguenardant.

— Il va sans dire, poursuivit l'âne sans répondre à l'insolent bipède, que ces facules ne sont tout d'abord que de pâles lueurs, si pâles qu'elles paraissent s'être éteintes dans la matière où elles sont descendues par involunté. Mais si l'étincelle semble « dormir » dans le caillou, comme on le croit

à tort, il n'en est pas moins vrai qu'elle en jaillit, à l'occasion, sous la commotion d'un choc. Pure image, cela va sans dire, mais image suggestive. A défaut de la matière ignée qui ne dort pas dans le silex, il est une autre chose qui s'y trouve enfermée... à savoir *l'esprit* qui pénètre toute matière et y vibre en de sourds tressaillements.

— Or ça, maître Asinus, s'écria le hibou sursautant sur sa branche et qui à grand'peine maîtrisait sa colère, étant donné que je consente à écouter tes billevesées avec une longanimité dont je suis moi-même surpris, aurais-tu l'obligeance de me dire jusqu'où tu prétends m'entraîner et surtout à quelle source mystérieuse, autant que mystique et peut-être suspecte, tu as puisé tes étranges élucubrations ?

— Oh ! fit l'âne que les injurieux propos de son interlocuteur ne pouvaient arracher à sa placidité, je ne me targue d'aucune science personnelle. Je n'ai pas, comme toi, une bibliothèque à ma disposition, mais si je n'ai pas les facultés des investigateurs, j'ai, du moins, la fidèle mémoire des initiés. Tout ce que je te dis, je ne fais que le répéter. C'est à mon excellent et savant maître que j'en suis redevable, bien qu'il ne s'en doute guère, à coup sûr. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu causer avec l'un de ses amis auquel il résumait ses lectures, les expliquant et les commentant au moyen des notions étendues qu'il possède sur les doctrines spiritualistes.

Que de choses je pourrais te dire encore, que d'aperçus étranges, que d'échappées dans le monde invisible qui nous ouvrent, sur la nature et la vie, sur le passé, le présent et même l'avenir, des perspectives d'une telle étendue que l'on s'arrête devant elles, saisi d'admiration et pénétré de reconnaissance pour le Grand Être qui dirige nos obscures destinées.

— Jusqu'à ce jour, répliqua le hibou, j'ai eu la prétention de croire que *c'était* moi seul qui dirigeais ma vie ; mais n'importe, va, mon ami, poursuis le cours de tes « révélations » ô grand docteur ès-sciences psychiques !

Ce qu'il ne disait pas, le vieux emplumé, c'est qu'en dépit de sa fureur et de sa jalousie, il était curieux, au fond, d'en entendre davantage. Va donc, mon brave Grison, ajouta-t-il après un moment de silence, déraisonne à ton aise, je veux t'étonner par ma patience et t'écouter jusqu'au bout... ne fût-ce que pour voir comment tu vas me traduire ou mieux me réciter, en ton langage de néophyte, la savante doctrine de ton maître et seigneur.

— Soit, répondit simplement le modeste quadrupède. Je me souviens particulièrement d'un jour, d'une matinée magnifique comme celle d'aujourd'hui, où, dans ce pré, feignant de brouter mon herbe, j'entendis, sans avoir l'air d'écouter et de comprendre, l'une des plus intéressantes conversations de mon maître avec son ami. Tous deux étaient venus s'asseoir là, sous le massif de chèvrefeuille.

— Nous en sommes restés, hier au soir, commença-t-il, aux considérations générales relatives à l'évolution des êtres.

— Parfaitement, répondit l'ami.

— C'est aux plus bas fonds de la nature et dans les limbes de la vie qu'il nous faut descendre, pour voir se dérouler dans son majestueux ensemble, l'ascension de l'être, sourde et lente dans ses débuts, mais patiente et ininterrompue. C'est au-delà même du règne, bien à tort qualifié d'inorganique, qu'il faut reculer. Au-dessous de la vie minérale, s'étend, paraît-il, le monde mystérieux des forces dites « élémentales ». Que sont ces entités invisibles ? Il serait difficile de le dire et les Voyants seuls en ont quelques notions plus ou moins confuses. Ce sont les Esprits de la nature, comme on les appelait autrefois, au moyen-âge et dans l'antiquité grecque, au cours desquels furent incarnés et incorporés, dans les êtres inanimés en apparence, toutes sortes d'entités variées autant que multiples. C'étaient les djinns et sylphes de l'air, les ondines des eaux, les dryades et hamadryades des bois, les koboldts des souterrains, sans parler des elphes, des farfadets, des gnomes et autres personnifications conventionnelles dont les mythologues et les poètes ont peuplé l'univers, contre l'« inanimation » duquel ils semblaient vouloir protester.

Était-ce sous l'empire d'inspirations imaginaires ou bien plutôt, peut-être, de pressentiments plus ou moins justifiés, que ces poètes multipliaient leurs créations de fantaisie ? Je l'ignore. Toujours est-il que les origines et les diffusions de la vie reculent en des profondeurs insondables et que l'on peut affirmer que depuis le grain de sable, jusqu'aux étoiles, il n'est pas une molécule matérielle qui ne renferme une étincelle, si infime qu'elle soit, de la lumière universelle, c'est-à-dire de l'esprit omniprésent et immanent.

L'on a donné le nom de *monades* à ces invisibles ferments de vie, à ces germes spirituels qui, dans la gangue de la matière, « aspirent » à s'en dégager, s'il est permis d'employer une semblable image. Tout vit, a vécu et veut vivre...

— Hormis les hiboux matérialistes, marmotta sur son chène l'irréductible contradictoire.

— Or, vivre, c'est se développer, poursuivit l'âne sans répondre, par là raison que toute monade étant un germe d'essence transcendante, contient en elle tous les pouvoirs requis pour son évolution, mais pouvoirs latents, cela va sans dire et qui ne peuvent être réveillés que par le contact plus ou moins rude des agents que leur oppose la matière adverse et pour ainsi dire « réactionnaire ». Ces monades toutefois, sont simultanément esprit et matière. Point de force sans matière et, réciproquement, point de matière sans force, dit avec raison la science. L'une à l'autre, elles sont

rattachées par une union indissoluble, à travers toutes les péripéties de leur double évolution. La matière, c'est la forme et il n'y a point de forme qui n'exprime une vie. L'esprit, c'est la vie et il n'y a point de vie qui ne soit limitée par une forme, si bien que l'évolution peut se définir en ces quelques mots : passage de pouvoirs latents à l'état de pouvoirs actifs.

Mais, la forme n'est pas tout. Sous l'organisme tangible qui la manifeste à nos yeux, il y a la monade spirituelle qui, tout invisible qu'elle soit, est le ressort caché qui dirige l'évolution dont la fonction fondamentale est d'assurer la continuité de la vie qui assimile et conserve les expériences acquises au travers des formes successivement usées. Lorsque meurt l'enveloppe, le trésor est là intact, intangible, réserve des énergies accumulées où notre monade (c'est-à-dire notre *moi*) puise des pouvoirs nouveaux qu'elle déverse en des formes supérieures, dérivées des formes anciennes et c'est ainsi que de la persistance de l'être, résulte non pas seulement la possibilité, mais, bien plus encore, la nécessité de son évolution ascensionnelle.

La voilà donc, notre monade, sur la voie qui lui a été tracée. Nous ne savons pas comment se comporte la vie dans le monde élémental, limbes mystérieux où s'agitent des forces hésitantes, sans doute, et qui se préparent en vue d'actions futures qui n'auront de réalisations possibles que dans le plan physique, où fonctionnent simultanément la matière et l'esprit associés.

Passons donc et montons d'un degré. C'est sous la forme minérale que se révèle tout d'abord la matière compacte, lourde, réfractaire et c'est là cependant qu'a déjà pénétré l'étincelle de vie ou, en d'autres termes, le ferment de l'esprit... Étange, incompréhensible incarnation, mais incarnation incontestable. M'écoutes-tu, toujours, vieux docteur emplumé ?

— Comment donc, si je t'écoute, s'écria le hibou, mais tes extravagances me remplissent d'une joie à nulle autre pareille et je serais désolé que le plus savant des ânes passés, présents et futurs s'arrêtât en si beau chemin.

— Aussi, est-ce pour l'épargner ce chagrin, reprit l'âne en souriant, que je poursuis le cours de mon exposition — de l'exposition que je répète, c'est bien entendu, et qui, j'aime à le croire, va devenir pour toi de plus en plus intéressante. J'avoue, sans tergiverser, qu'il ne nous est pas facile de concevoir ce que peut bien être l'âme d'un cristal, mais nous entrons ici dans le monde des merveilles, merveilles que certifient les savants les mieux informés. De leurs observations récentes, il résulte que le cristal est bien et dûment un être vivant et ce qui le prouve, c'est que sous l'influence de vibrations mystérieuses... il évolue. Entends-tu bien, hibou ? Le cristal évolue ! L'on a constaté qu'il rétablit sa forme quand on le brise, qu'il reconstitue le plan géométrique de ses lignes et qu'il « reproduit, dans la rigidité de ses tissus, des espèces de molécules embryonnaires qui assurent le

renouvellement et conséquemment la persistance de sa vie »... Prodigieuses découvertes, devant lesquelles se disloquent toutes les classifications qu'avait échafaudées la science qui, de prime abord, avait déclaré « inorganiques » ces créatures étranges, où se révèle une indéniable organisation.

— Pas mal imaginé, fit le hibou toujours goguenard, mais qu'en voilà-t-il des hypothèses !

— Quoi, des hypothèses, interrompit l'âne avec un léger mouvement d'impatience, mais ce sont de savants observateurs, te dis-je, qui ont constaté la chose. Reviens donc à ta bibliothèque, mon pauvre hibou, et tu verras que le professeur von Schrön de Naples — tu vois que je cite mes auteurs — a prouvé jusqu'à l'évidence l'existence de la vie dans le minéral et démontré l'action de cette étincelle divine qui, dans les plus bas-fonds de la matière, inaugure la toute puissance de l'esprit évolutionniste qui vibre, s'affranchit et remonte. — Mais, laisse-moi poursuivre ; je t'en apprendrai bien d'autres.

(A suivre).

ED. GRIMARD

## Fantômes véritables et fantômes douteux

Sous ce titre, le supplément quotidien d'un journal allemand (le *Tageszeitung*, n° 46, du 23 février 1905) nous rapporte la nouvelle qui va suivre, nouvelle bien confirmée d'ailleurs et qui rentre dans les cas d'hallucinations d'ordre télépathique, si souvent constatées. Cette nouvelle a mis en lumière plusieurs ouvrages, notamment l'œuvre remarquable de trois savants observateurs anglais : MM. E. Gurney, F. W. H. Meyers et F. Podmore, œuvre dont le titre est *Phantoms of the living* et dont nous avons une traduction de Feilgenhauer avec avant-propos du Professeur Docteur Charles Richet (Leipzig, Max Spohr) sous le titre de *Fantômes de personnes vivantes et autres manifestations d'ordre télépathique* (1). Cette traduction allemande a son équivalent en France dans l'ouvrage bien connu de Camille Flammarion sur *l'Inconnu et les problèmes psychiques*...

Parmi les hommes politiques les plus connus que l'Angleterre ait produits, était Lord Brougham, qui, à la fin de sa brillante carrière, se retira dans une villa à Cannes, où il mourut en 1868 et où un monument funèbre lui est érigé. Sur la porte de sa maison de campagne il avait écrit ces mots : *inveni portum* (j'ai trouvé le port). Au milieu de ses plus sérieuses préoccupations intellectuelles, il restait d'un caractère sûr et paraissait

1. Cet ouvrage n'existe qu'en langue allemande.

éminemment digne de foi. A dix-sept ans il avait publié les résultats de ses recherches, étonnantes de bon sens, sur la vitesse de la lumière. En un mot, il n'inclinait nullement au mysticisme. Toutefois, et il nous le déclare lui-même dans son autobiographie, un événement d'ordre particulier l'amena à fréquenter Swedenborg et d'autres somnambules bien connus. Jules Claretie, dans le *Temps* du 20 janvier 1905, a raconté, de captivante façon, la singulière histoire de fantôme dont il s'agit.

Lorsqu'en 1806, Brougham quitta Édimbourg, sa ville natale, (où il avait fondé la *Revue d'Édimbourg*, que tout le monde connaît) pour émigrer à Londres, il prit congé de son meilleur ami d'enfance, dont on sait seulement que le nom commençait par un G. Mais il en prit congé de singulière façon. A l'instar des Japonais, qui s'ouvrent une veine pour écrire au Mikado, qu'ils vouent leur vie à la patrie, nos deux amis conclurent un traité dont ils écrivirent le contenu sur un morceau de parchemin avec leur propre sang. Ce traité contenait, comme convention primordiale, que le premier mourant devrait apparaître au survivant pour lui faire part de son décès. Les deux amis furent bientôt séparés à tout jamais l'un de l'autre. G. partit aux Indes; Brougham à Londres, où il arriva bientôt (comme membre du Parlement) à l'une des plus hautes dignités de l'État. Point n'est besoin de dire qu'il oublia tout à fait le fameux parchemin, et peut-être même son ami. Un soir de décembre, à la suite d'un voyage en Suède, notre homme politique descendit dans un hôtel, où il se commanda un bain chaud, parce qu'il était presque transi de froid. Il s'enferma dans la salle de bains, se défit de ses vêtements et entra dans l'eau.

Soudain, il vit sur la chaise où il avait déposé ses vêtements, immobile et fort pâle, son compagnon d'études d'Édimbourg, l'ami de sa jeunesse (avec qui il avait fait le pacte du sang) qui s'était assis et le regardait fixement. Brougham crut que son ancien compagnon était entré en même temps que lui dans la chambre et il manifesta son étonnement de le trouver là. Il lui adressa quelques autres questions, mais ne reçut pas la plus petite réponse. Alors, il sembla au Lord qu'il avait une hémorragie dans le bain. Peut-être l'illusion des sens lui avait-elle occasionné une forte congestion, ou peut-être la congestion était cause de l'illusion. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il revint à lui, il se trouva à moitié en dehors de la baignoire, le reste du corps encore dans le bain, et le fantôme avait disparu.

Lorsqu'il revint en Angleterre quelques mois après, il trouva dans son courrier une lettre venant des Indes qu'il ouvrit aussitôt. Il y trouva la nouvelle que son ami s'était suicidé, à l'heure même où il l'avait vu dans l'hôtel suédois.

# PAGES RETROUVÉES

L'ABBÉ BORNAVE (1)

## IV

L'ABBÉ GASTON BORNAVE A MAURICE VALLAS, SOUS-LIEUTENANT AU 3<sup>e</sup> D'INFAN-  
TERIE DE MARINE A SAINT-DENIS, ILE DE LA RÉUNION.

Ciboure (Basses-Pyrénées) 3 décembre 1873.

Mon cher Maurice,

Ta dernière lettre de fin octobre nous a tous fort intéressés et tu sais comment elle a été lue, relue et écoutée à la ferme de ta mère et chez nous. Que d'exclamations après les intéressants récits que tu nous fais de ta vie étrange pour nous en cette petite île lointaine dont la description est si pleine d'attraits et de poésie. Que de questions me sont posées sur ce point situé presque aux antipodes et auxquelles je réponds tant bien que mal comme si j'en arrivais. Mères, frères, sœurs, amis, tous avaient l'âme ravie de ces nouvelles et je sais même une jeune fille dont les yeux doux étaient humides et tu devines que je ne parle pas de ta sœur.

Rentré dans ma chambre j'ai pris ta lettre pour la parcourir encore et y répondre lentement afin de te communiquer bien des pensées nouvelles qui, depuis quelque temps, livrent un rude assaut à mon esprit. Elles ne te paraîtront point trop bizarres à toi, mon cher fréro, qui me ressembles tant par l'extérieur humain et par le caractère, mais combien elles seraient jugées sévèrement par tous ceux qui m'entourent et qui ne semblent point comprendre qu'ils ont lié les ailes d'un pauvre oiseau qui aurait tant désiré, lui aussi, porter son vol loin de son nid. Hélas, il ne m'a pas été permis de les secouer, de les éprouver, de les essayer ! Là-haut, dans la montagne, quand je contemple au loin cet horizon bleu que je n'ai franchi que par la pensée, je sens mon cœur se gonfler et des larmes monter à mes yeux.

Que je m'acquiesce d'abord de mes devoirs d'ami en te rassurant sur l'état de santé de ta mère : ma tante Vallas a été bien malade l'été dernier mais le séjour de quelques semaines qu'elle a passées dans la montagne au-dessus de Cambo, semble avoir été bienfaisant pour elle.

J'y suis monté pour lui porter une lettre de toi et j'ai bien vu que la lecture qu'elle m'a prié d'en faire deux fois de suite était bien le meilleur réconfortant pour son cœur maternel.

Ta sœur est à la ferme avec ton frère Henriot... un rude travailleur ; elle est jolie Anita et je connais déjà quelques beaux garçons du village et

1. Voir la Revue de septembre.

d'ailleurs qui ne se contentent plus de porter la main à leur béret en la voyant passer ; quelques-uns lui adressent des sourires ; les plus hardis y ajoutent ces compliments dont notre langue basque est si généreuse : rose de mai, sourire d'avril, rayon de miel, palombe des bois... et autres paroles qui ne blessent pas une fille sage car elle n'a pas l'air de les entendre. Je ne crois point me tromper en ajoutant qu'un de ces jeunes gars, joli montagnard que tu connais, osera traduire honnêtement ses désirs avant peu de temps.

Quant à celle dont j'ai déjà dit un mot et pour qui tu ne m'as point caché ton attachement, elle ne t'oublie pas ; discrète comme la violette elle attend rougissante que je lui dise tout bas le post-scriptum qui lui est particulier. Ce sont là des fleurs cueillies en passant aux abords d'un sentier qui m'est interdit et que je t'envoie mon cher Maurice.

Chez nous, tout le monde est bien et, sous l'œil vigilant du père aidé vaillamment de mon frère Jean, la scierie marche sans s'arrêter tant que le torrent reste fidèle à son contrat et ne diminue pas le volume de ses eaux. Mon père est toujours le même, un roc pour la santé, le labour et le reste... le reste c'est une ténacité, disons même un entêtement devant lequel bêtes et gens doivent plier ; le premier et le dernier au travail il montre un exemple qui, pense-t-il, lui confère le droit d'user d'une sévérité que rien ne peut amollir. Juge-moi égoïste, peut-être même coupable de parler ainsi de mon père, cela ne m'empêchera pas de te laisser lire dans ma conscience, convaincu d'avance que tu ne me refuseras pas ton absolution fraternelle.

Ces pages sont pour toi seul, car seul tu dois connaître et comprendre les souffrances morales de ton pauvre ami. J'ai prouvé à mon père une piété filiale que je me reproche parfois. Dans le silence de mes pensées, j'ose accuser l'auteur de mes jours d'avoir fait ma vie tout autre qu'elle n'eût été si j'avais montré quelque énergie le jour où, conseillé par le vieil abbé Herrigoyen qui dirige la conscience parfois faible de cet homme si fort, il refusa de me laisser continuer mes études dans la direction que voulait leur donner mes aspirations viriles. Mon père en me contraignant à entrer au Séminaire d'où, plus courageux que moi, tu as réussi à t'échapper, a-t-il agi selon son devoir... j'ose même dire selon son droit ? Peut-être que si tu eusses pris la soutane j'aurais eu plus de chances d'aspirer à Saint-Cyr, mais par ton acte d'indépendance tu m'as involontairement atteint, mon cher Maurice, et tu sais si je t'ai jamais blâmé. Mon père n'y ayant vu qu'un exemple coupable pour notre famille m'a imposé sa volonté inflexible et, par respect, la mienne s'est courbée devant l'autorité paternelle.

J'ai fait entendre mes plaintes au cœur plus tendre de ma mère en la suppliant de plaider ma cause, mais guidée beaucoup par sa piété excessive et un peu par la crainte du père, elle me répondit : Mon cher enfant, prie

Dieu de te fortifier, obéis à Bornave, écoute les conseils de notre bon directeur et la vocation religieuse te viendra malgré toi. Songe à notre joie de te voir offrir un jour le très saint sacrifice de la messe. Ah ! ne suis point l'exemple de Maurice qui, par sa désobéissance à son père, a fait verser tant de larmes à ma pauvre belle-sœur.

Que devais-je faire ? Courber le front ; alors le Séminaire s'est refermé sur moi et, pour oublier, je cherchai quelque distraction dans ces études si froides qui doivent préparer l'esprit d'un jeune homme à l'état ecclésiastique. Lire le latin des pères de l'Église, traduire les Saints Livres, en entendre la lecture à haute voix jusqu'au réfectoire, à cette heure où le corps réclamant sa nourriture, l'esprit aurait tant besoin de s'échapper. La bibliothèque du Séminaire nous était ouverte le jeudi et le dimanche, mais à part un Plutarque en latin et les classiques grecs et romains discrètement triés, puis, après Bossuet, Bourdaloue, Massillon, nos auteurs favoris, je n'ai jamais pu lire en français que le *Télémaque* de Fénelon et *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'abbé Barthélémy, un chef-d'œuvre d'érudition, je le reconnattrai toujours, mais si ennuyeux ! A part cela, les *Annales de la propagation de la Foi* me causaient un réel intérêt, parce qu'il y était raconté des faits d'héroïsme et de courage de nos saints missionnaires si forts par la foi, et des combats avec les sauvages des îles lointaines — oh ! pas de ta chère île Bourbon, mon heureux Maurice, où je ne te vois pas luttant contre des cannibales quand tu revêts ton bel uniforme pour aller à la manœuvre... ou au bal. — Alors, j'interrompais ma lecture et je rêvais de me faire missionnaire, afin d'aller moi aussi chez les sauvages de la Polynésie pour me battre avec eux... non ! je veux dire, pour les convertir. Avec de la résignation et ce grand fonds de bonne humeur dont j'ai forcément été si économe jusqu'à ce jour, les années ont passé ; le jeune oblat est devenu diacre, la couronne du tonsuré a été placée au sommet de ma tête et, depuis huit mois, mes vœux ayant été prononcés avec obéissance et acceptés malgré moi, je suis abbé, je suis prêtre !

Je veux faire mon devoir, mon cher frerot, mais je sens bien que ce sera souvent en rongéant mon frein, avant que le Ciel ne m'ait accordé la vertu sacerdotale que je lui demande avec sincérité.

En jetant les yeux devant moi sur le canevas de ma vie, je le vois bien noir... Qui m'aidera à jeter quelques roses sur le sombre dessin de la broderie ?

Sur la demande de mon père, Monseigneur l'évêque de Bayonne a pensé qu'il me serait salulaire d'être placé auprès d'un prêtre, dont la ferveur et la foi inébranlables me fortifieraient par l'exemple et par les conseils et j'ai été envoyé à Ciboure près de Saint-Jean-de-Luz, comme deuxième vicaire de l'abbé Etcheverry, saint curé de cette paroisse, et bien connu pour sa

piété, sa charité et ses travaux archéologiques et ethnographiques sur *le pays Basque*, et dont une étude sur la langue étrange (qui se perd dans la nuit des temps) des habitants de ce coin de la France lui a valu un prix décerné par l'Académie.

Je crois que je prendrai l'habitude de tourner ma roue sans trop murmurer et que, tout comme tant d'autres que je n'égale pas, j'accomplirai sans me plaindre ma tâche quotidienne, je dois même te confier que mes pensées ont un peu quitté leur penchant vers la tristesse depuis que j'ai eu la consolation de rencontrer sur ma route un homme qui m'a rendu quelque courage et dont la parole m'a plus aidé à supporter le poids qui pèse sur mes épaules que toutes les pénitences auxquelles l'abbé Etcheverry m'a conseillé d'avoir recours après avoir entendu la confession de ma faiblesse.

J'ai rencontré à Saint-Jean-de-Luz où je me rends presque chaque jour, vu qu'il n'y a qu'à traverser le pont jeté sur la Nivelle, un prêtre aimable qui possède une de ces natures tendres vers lesquelles le cœur se sent promptement attiré. Autorisé à suivre un riche Américain malade qui vient chaque année passer plusieurs mois en France, l'abbé Marchal, âgé de 50 ans environ, est un lettré et un écrivain de talent. J'en reçus tout de suite un accueil qui ne devait pas tarder à faire naître entre nous deux les sentiments d'une amitié sincère.

Dès ma seconde visite je lui avais fait le récit de ma vie si simple et avoué mes peines, confessé mes hésitations. Ses paroles m'ont consolé et chaque jour je vais faire provision de courage auprès de cet homme sage et fort. Hier, il m'a abordé en me disant : mon cher enfant, j'ai beaucoup pensé à vous et je crois pouvoir vous faire une proposition à laquelle je vous prierai d'accorder un mois de réflexion pour donner à votre réponse une maturité nécessaire. Vous êtes venu à Dieu, m'avez-vous dit, sans que la vocation ecclésiastique fût encore développée en votre âme, et vous pensez que l'état militaire eût mieux convenu à votre caractère et à vos goûts, eh bien, il est pour vous un moyen de continuer à obéir à votre père, à servir Dieu selon le vœu accepté et à être utile à votre patrie en vous rapprochant de l'armée dans les rangs de laquelle vous pourriez encore dévouer votre vie à la France. Sollicitez une place d'aumônier dans la marine ou la guerre. Mieux que personne je puis vous être utile si vous adoptez ce projet après l'avoir mûri, je le répète, car vous voyez en moi un ancien aumônier qui a servi pendant la guerre d'Italie, qui a passé deux ans en Algérie et qui a terminé sa carrière avant le temps à l'armée de la Loire. J'y ai été légèrement blessé en portant des secours et des consolations aux mourants sur le champ de bataille et je me suis retiré pour me livrer à des travaux moins patriotiques sans doute mais plus chers à mon esprit. Si tu avais pu voir, mon cher frerot, la joie qui illumina mon visage après ces paroles de l'abbé

Marchal, tu eusses été heureux de partager un bonheur qui ne fut que momentané, car après avoir réfléchi quelques instants je retombai dans ma tristesse en songeant que mon père, Monseigneur de Bayonne et l'abbé Etcheverry à qui j'en devrais parler s'uniraient pour détruire mes désirs et faire avorter la demande qu'il faudrait d'abord placer sous leurs yeux.

Je remerciai mon ami en lui promettant de réfléchir à une proposition qui m'avait causé un plaisir extrême et, je lui demandai comment il n'avait pas été décoré après les services qu'il avait rendus à la patrie. « Si la croix m'eût été donnée, me répondit le bon abbé Marchal avec une modestie qui te permettra d'apprécier l'homme, je l'eusse portée sur ma soutane avec autant d'orgueil qu'un brave officier sur son uniforme brodé, mais on ne me l'a point offerte peut-être parce qu'on m'a oublié, et je n'ai point osé la solliciter, tant d'autres ayant versé leur sang l'ont mieux méritée. » Cet homme ne doit-il pas être un modèle pour moi ?

Une similitude de caractère et d'aspirations nous a liés davantage de jour en jour et depuis que je le connais il m'a convaincu sans peine de cette vérité, c'est qu'il est sur terre bien des hommes plus malheureux que nous. Son goût pour les sciences et les lettres l'avait désigné lui aussi pour une autre carrière que le sacerdoce, mais il crut devoir obéir également aux désirs de parents qui, comme tant d'autres, font de leur piété aveugle l'instrument dont ils se croient le droit d'user pour obliger leurs enfants à fouler aux pieds des aspirations qu'ils tiennent de la providence.

Hélas ! me disait l'abbé Marchal, combien j'en ai connu de ces jeunes hommes qui n'avaient point de vocation religieuse et à qui elle a été imposée, enfants que l'Eglise a pris et élevés comme un troupeau destiné au temple d'un Dieu qui ne les avait certainement pas créés pour le servir de cette manière.

Qu'ils sont nombreux, ces jeunes séminaristes dont l'esprit, le cœur et la mentalité tout entière ont été pétris et refondus dans ce moule puissant qui brise les volontés, asservit les intelligences, comprime le cœur pour leur apprendre à mieux servir un Dieu de lumière et d'amour qui n'exige point, cependant la destruction de la nature mais bien son perfectionnement. C'est ainsi que se fabriquent malgré eux ces jeunes diacres et ces prêtres qui ne s'appartiennent plus et qui, pour la plupart, renoncent au monde, à la famille et finissent par croire à ce « mensonge sacré » que c'est Dieu qui les appelle et qu'ils le représenteront sur terre.

C'est surtout parmi les paysans à l'esprit crédule que le gros du pieux troupeau est recruté, et les bergers façonnés pour cette sainte besogne ne les ménagent pas. Mais, pour dire toute la vérité, bien bas, entre nous, si l'Eglise attendait simplement sans qu'elle songeât à les préparer, ce qu'elle

appelle les « saintes vocations » que de paroisses de campagne seraient pour toujours fermées faute de desservants.

Au séminaire de G... où j'ai fait mes études et où, comme vous, Bornave, je suis entré malgré moi, je vous en fais loyalement l'aveu, je n'ai compté, après avoir questionné tous mes camarades, et nous étions plus de quatre-vingts, que deux jeunes hommes qui étaient venus à Dieu sans y avoir été poussés autrement que par leur propre volonté. L'un, voyant mourir sa mère, avait fait vœu de se consacrer au sacerdoce ; l'autre, ayant échappé à un grand danger, était convaincu que le vœu qu'il avait fait de se consacrer à Dieu l'avait sauvé de la mort. Leurs raisons fort respectables auraient pu être discutées, mais je dois dire que tous les deux avaient la foi et que leur intelligence était réelle. Quant aux autres ils étaient restés, à quelques exceptions près, le « robur perditum » tels qu'on les avait pris, simples, obéissants... beaucoup même ignorants !

Une sélection, vous ne l'ignorez point, s'opère parmi les plus intelligents qui sont dirigés vers les grands séminaires et à qui, avec une instruction scientifique plus vaste on laisse entrevoir les pompes parfois grisantes des cathédrales où l'éclat des lumières, le parfum de l'encens, la musique des orgues, le luxe des cérémonies fait passer en leurs âmes candides la vision future d'un rochet violet, d'une mitre d'évêque, d'une crosse d'archevêque et même d'un manteau pourpre de cardinal. Est-ce que tout jeune homme qui s'engage et entre à Saint-Cyr ne rêve pas de devenir général ?... Il en est de même de l'élite de nos jeunes séminaristes... sans cela !! et un geste de doute achevait l'idée que ne traduisait pas entièrement mon ami.

J'ai souvent pensé, ajoutait-il, que la maxime du droit public, à Rome : *Salus populi suprema lex esto* (Toutes les lois doivent s'effacer devant le salut de la patrie) s'applique également à l'Église, et je ne crains point d'ajouter que tous les moyens doivent être employés pour former des prêtres ou l'Église est perdue.

Et puisque ces réflexions sortent de mes lèvres, non pour diminuer l'amour que les hommes doivent à Dieu, je ne puis m'empêcher de penser à la femme dans les associations religieuses et à son rôle contraire à la volonté du Créateur. Si toutes ces filles cloîtrées, dont le nombre est trop grand en France et en Espagne, n'avaient obéi qu'à une vocation sans pression, combien d'elles seraient mères de famille, mais de pernicieux conseils leur ont écrasé le cœur et les mamelles.

Mon cher enfant, vous avez entendu le bruit d'une soupape morale que j'éprouve le besoin d'ouvrir parfois pour laisser échapper le trop plein de mes pensées philosophiques, de mes regrets superflus, ajouta le bon abbé Marchal ; je dois oublier que, moi aussi, j'avais un cœur aimant et que le

mariage et la paternité m'auraient rapproché davantage du Créateur... Mais j'ai pour devoir de vous maintenir dans le sentier où vous marchez. Accomplissez votre sacrifice avec résignation, comme j'ai accompli le mien, restez la brebis préférée et sans tache du Bon Pasteur et son « Esprit » vous accordera la patience qui sera votre récompense. Si vous gardez volontairement la sombre robe évitez de la souiller ou dépouillez-la avant que votre âme ne vienne à faiblir.

Je crois, mon cher Maurice, t'avoir, pour aujourd'hui, suffisamment parlé de cet homme de bien placé sur mon chemin, de cet ami dont la franchise et les sentiments élevés me consolent un peu de la domination que me fait subir innocemment l'abbé Etcheverry qui ne me parle que de pénitence et de retraite.

Que vas-tu penser, frerot, de l'état d'âme de ce Gaston Bornave qui rêvait de clairons, de canons et de bataille et qui se voit condamné à faire macérer ses idées belliqueuses au fond d'une chapelle sombre et silencieuse ?

Donne-moi ton avis au sujet de l'idée de l'abbé Marchal. Me serait-il possible de devenir aumônier militaire et pourrais-je vivre un jour avec ces soldats ou ces marins que j'entourerais de tant d'affection ? Consulte les deux amis dont tu nous parles et réconforte-moi de tes bons conseils et des leurs.

Comme il est permis à l'homme de combattre, pour les détruire, les bêtes qui menacent nos troupeaux et dévastent nos champs, je te dirai que, profitant d'une semaine de permission, j'ai pu assister à une battue au sanglier du côté de la frontière basque et que j'ai été assez heureux pour abattre un splendide ragot. Même, « s'il plait à Dieu », comme disent toujours nos Pyrénéens, j'irai, en décembre, au delà de Mauléon, vers les pics neigeux d'où quelques ours sont déjà descendus, afin de tâcher d'en voir un face à face comme toi après la guerre... J'aurais tant voulu t'accompagner alors, mais hélas, était-ce un jeu permis à un petit séminariste ?

Au revoir, mon bon Maurice, ne trouve pas ma lettre trop longue, je la laisse pour préparer une homélie que je dois dire en langue basque dimanche prochain. Conserve ta santé et ta gaité, et sois sûr qu'un peu de mon cœur bat souvent sous ton épaulette. Garde-moi le meilleur de tes pensées sans oublier Rosette à qui tu as promis, peut-être, de garder ton cœur. Je t'embrasse fraternellement.

GASTON BORNAVE.

Malgré les recommandations de lire seul cette lettre si expansive, Vallas ne put se retenir d'aller la communiquer à ses camarades Lionnet et Giliani qui partagèrent la joie du jeune officier des bonnes nouvelles de sa famille. Ils le prièrent d'offrir l'expression de leur sympathie à l'abbé Vallas que

ses regrets de n'avoir pu se présenter à Saint-Cyr faisaient presque un camarade à leurs yeux, puis ils lui firent parvenir le conseil d'adresser une demande au Ministre de la Marine lorsque son projet serait arrêté de solliciter un emploi d'aumônier.

## V

L'inspection générale s'était passée sans trop de rigueur et le général avait continué son voyage pour la Nouvelle-Calédonie après avoir proposé le lieutenant Lionnet pour capitaine, le lieutenant Demonde pour Chevalier de la Légion d'honneur et Vallas pour lieutenant.

La série des bals avait été brillante et les noms des capitaines de Bourgny et Pajol, des lieutenants de Beauchesne, Carrin, Luguët, Lionnet et de Vallas avaient souvent figuré sur le carnet des plus jolies danseuses créoles.

Le recrutement, qui ne fut appliqué à la Réunion qu'à l'époque de la conquête de Madagascar, n'existant pas alors à la Réunion, la vie des officiers avait repris son calme et ils pouvaient se livrer à leurs goûts pour l'étude des lettres et des arts. Lionnet jouait de la flûte et faisait un peu de peinture pour laquelle il fréquentait les ateliers de deux bons artistes de Saint-Denis, MM. Roussin et Deroy qui venaient souvent au mess des officiers.

Giliani et Lionnet apprenaient l'anglais avec M. Pinter, professeur du Lycée, un Canadien qui se plaisait à les accueillir ainsi que sa femme, excellente et volumineuse Écossaise.

Le lieutenant Genmeyer faisait trois fois par semaine un cours d'allemand à ses camarades et à quelques sous-officiers, enfin le bon Lantz avait donné à deux lieutenants des leçons d'histoire naturelle et leur avait montré à préparer fort habilement le montage et l'empaillage des animaux. Ils avaient su profiter de ses leçons et la collection d'oiseaux et de papillons du lieutenant Bertin lui avait valu un prix à l'île Maurice où le colonel Gassias et le gouverneur de Bormel lui avaient permis d'aller la présenter à une exposition qui fut suivie d'une chasse aux cerfs à laquelle avaient été invités plusieurs officiers parmi lesquels le capitaine Pajol dont la carabine s'était fait remarquer par son adresse.

Je relis avec un certain plaisir le récit de la fête des courses de chevaux à la Réunion, et, comme elle se rattache à cette histoire, je demande la permission de la dessiner rapidement... un simple croquis. Deux courses y sont données annuellement sur la plaine de la Redoute dont j'ai déjà parlé. Des tribunes sont établies pour la société qui s'y rend vers 3 heures, après la grande chaleur; des mâts surmontés de pavillons flottants dessinent la vaste piste entourée de poteaux et de cordes. Au dehors circulent les gendarmes à cheval. De brillants équipages amènent à l'hippodrome les riches créoles

mises aux dernières modes de France, des cavaliers bien montés font caracolier leurs chevaux avec une grâce particulière aux créoles. Toute la population de la ville et des quartiers s'y rend joyeuse et bruyante dans des toilettes aux couleurs éclatantes et variées comme les types nombreux qui composent la classe travailleuse de la ville et des champs, vieux noirs cafres originaires d'Afrique, reste des anciens esclaves, Malgaches de Madagascar, Yambanes des possessions portugaises du Cap, Indiens de Bombay et de Madras, Arabes de Mascate ou de Zanzibar, engagés des Comores, enfin de nombreux Chinois qui détiennent le petit commerce de Saint-Denis et des quartiers. Chacun veut assister aux courses.

Toute cette foule d'hommes et de femmes du peuple qui rivalisent d'un luxe facile et à laquelle se mêlent les soldats de la garnison va se ranger et s'asseoir sur le flanc de la colline qui monte au cap Bernard et présente un des plus riants tableaux qu'il soit donné de contempler. La première journée des courses de 1873 fut l'une des plus belles. La course des créoles eut lieu la première ; des chevaux de prix montés par les jeunes gens les plus distingués de la Réunion et de l'île Maurice, tous excellents écuyers, excitèrent un enthousiasme général. Un objet d'art, d'une valeur de 1500 francs, offert comme premier prix, fut gagné par M. Edgar de V. jeune avocat du barreau de Saint-Denis ; le second prix, un joli cheval anglais, fut remporté par M. Henri de K. fils d'un grand propriétaire de la partie sous le vent. Les autres concurrents reçurent des flots de rubans décernés par les dames avec accompagnement de compliments et de sourires. La course des officiers ne fut pas moins brillante ; le capitaine Pajol, cavalier consommé, gagna un superbe fusil de chasse et Vallas, habitué dès l'enfance à monter les petits chevaux nerveux du pays basque, menait le cheval d'un officier d'artillerie et arriva le second avec Biard, lieutenant de cavalerie. Au tournant de la piste, non loin des tribunes, son cheval fit un écart qui faillit le désarçonner, mais il se remit promptement en selle, pas assez vite cependant pour qu'un léger cri d'effroi ne s'échappât des lèvres de plusieurs jeunes filles placées dans les tribunes.

L'une d'elles surtout près de laquelle était assis le jeune avocat Edgar de V. n'avait pu maîtriser un émoi qui fut remarqué de son voisin. En passant sous la tribune, les yeux de Vallas et ceux de M<sup>lle</sup> Eva S. s'étaient rencontrés et le sourire que n'avait pu réprimer le bel officier, avait fait monter du rose aux joues de la belle créole, et M. de V. en avait ressenti une jalousie inconsciente car il aimait M<sup>lle</sup> Eva S. et venait de le lui dire. — « Connaissez-vous cet officier, lui demanda-t-il ? — Moins que vous, Edgar. — Vous avez pâli lorsqu'il a failli tomber et maintenant vous êtes rouge. — Pourquoi ces questions ? j'ai éprouvé un léger sentiment de peur, comme je l'eusse ressenti pour vous ou pour tout autre. — Mais parce qu'il m'a semblé

que vous avez échangé un regard avec lui lorsqu'il a passé; il s'est même permis de vous adresser un sourire. — Vous croyez? — J'en suis certain. — Allons, Edgar, ne faites pas le jaloux... je ne vous ai pas encore accordé le droit de l'être; j'ai dansé quelquefois au bal avec M. Vallas comme avec ses camarades, comme avec vous et je ne trouve aucune indiscretion dans le sourire que vous croyez m'avoir été plus particulièrement destiné, et qui probablement, je pense, était adressé par M. Vallas à toutes ces dames. N'oubliez pas, Edgar, que si nous sommes amis d'enfance je ne suis pas votre fiancée et je désire que vous ne le laissiez supposer à personne. »

La troisième course entre créoles et officiers fut remportée par un Mauricien. Ce jeune homme, MM. dont la famille était restée française de cœur, partait pour la France peu de mois après afin de se préparer à l'École polytechnique où, après s'être fait naturaliser, il entra dans un bon rang et sert la France. Ce fait est assez fréquent à l'île Maurice.

C'est après cette course que la vraie fête commence pour la population de couleur. Une douzaine de chevaux montés par quelques «petits blancs» et des mulâtres bien faits et habiles à la plupart des exercices, par deux riches Arabes, par un Chinois et plusieurs Indiens tous marchands aisés, est aux yeux du peuple de l'île, la plus attrayante assurément; plusieurs prix offerts par les dames donnent à cette course un intérêt d'orgueil très grand; — enfin une course d'ânes montés par des noirs grotesques met la joie des spectateurs au comble. Toutefois le clou de la fête est la course en sacs où plus de cent concurrents se présentent et luttent pour gagner les prix de 100 fr., 50 fr. et 25 francs donnés aux trois premiers qui atteignent le but. Après cette course ouvrière la société a quitté le champ de manœuvre, et laisse la place à la population, et les réjouissances populaires commencent. Les petits marchands arrivent, les lanternes s'allument et les cris, les chants, les danses, les luttes durent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

## VI

L'époque de la grande chaleur était arrivée, elle a lieu dans l'hémisphère sud d'octobre à mars et pendant ces mois, les habitants de Saint-Denis quittent la cité brûlante pour aller chercher la fraîcheur dans les hauteurs boisées de Saint-François et du Brûlé voisines de la ville où les commerçants et les fonctionnaires descendent le matin pour leurs affaires et remontent le soir. D'autres plus aisés ou moins attachés à leurs occupations vont chercher plus loin dans les montagnes, à Salazie, à Mafatte ou à Cilaos le repos et les eaux bienfaisantes qui reparent la santé.

Un soir, plusieurs mois après le commencement de ce récit, à la nuit qui, dans ces régions des tropiques où l'on ne connaît point le crépuscule, arrive

presque subitement au coucher du soleil comme un voile immense qui s'étendrait rapidement sur le globe, deux piétons montaient, en causant, les lacets sinueux qui mènent de Saint-Denis au Brûlé.

— Oui, mon cher Lionnet, mon cousin, l'abbé Bornave, est bien près de réussir à faire accepter, par son père, l'idée de solliciter un emploi d'aumônier et son ami, l'abbé Marchal, de passage à Paris avec M. Hogson, l'Américain dont Gaston nous a parlé, a pu voir le Ministre des Cultes qui lui a promis de s'intéresser à son protégé et le courrier prochain nous dira si ces démarches auront été nécessaires. Dans une entrevue que Gaston eut avec mon oncle, il lui exprima respectueusement son dessein de continuer à servir Dieu comme prêtre, mais en se rapprochant de l'armée. La première réponse de son père ayant été un refus, eh bien, lui répliqua mon cousin avec énergie, sachez que si vous vous opposez à ce désir, je vous jure que je partirai pour les missions étrangères et vous ne me reverrez jamais. Je vous ai obéi en embrassant malgré moi l'état ecclésiastique pour lequel je ne me sentais pas de vocation, quatre années de séminaire et de sacerdoce ne me l'ont point communiquée. Vous m'avez contraint à prononcer des vœux auxquels je me crois lié; mais, si vous ne voulez pas me les voir briser, ayez pitié de moi et laissez-moi quitter le pays. Mon cœur y court des dangers contre lesquels il est de votre devoir de me protéger, je veux partir. — C'est bien, lui répondit son père, je vais parler à ta mère, et à l'abbé Herrigoyen et, la nuit portant conseil, demain je te donnerai ma réponse.

La dernière lettre de Gaston s'arrêtait là. Vous pensez si j'attends le prochain courrier avec impatience. C'est naturel, lui dit Lionnet, votre cousin l'abbé a de l'énergie, du cœur et je l'approuve; je fais des vœux pour que votre oncle apprécie son respect filial et, pour quelques années, lui permette de quitter le pays basque afin d'utiliser son besoin d'action, et de s'attacher au métier qu'il a plu à son père de lui imposer. Il est évident, mon cher Vallas, que votre exemple guide un peu la conduite de Bornave... Mais après tout... que diable! on ne force pas des hommes faits pour servir des canons à préférer servir le Père Éternel.

En causant ainsi, nos deux amis étaient arrivés au village du Brûlé, devant une villa brillamment éclairée d'où sortaient les rires perlés de plusieurs jeunes filles.

En entendant le pas des deux officiers elles vinrent au devant d'eux et leur tendirent la main sans façon. Lionnet et Vallas entrèrent saluer M. S., ingénieur des ponts et chaussées et M<sup>me</sup> S., parents de M<sup>lles</sup> Marie et Éva, et trouvèrent déjà rendus plusieurs jeunes gens de Saint-Denis invités comme eux à dîner et à passer la soirée.

Le repas, servi moitié à l'européenne, moitié à la créole, c'est-à-dire avec du cari pimenté que l'on présente avec du riz blanc chaud et presque sec,

fut délicieux et gai. Bien que la plupart des créoles préfèrent l'eau à toute autre boisson, les vins étaient exquis par une raison connue : les vins mauvais ne supportent pas la traversée tandis que le bon gagne à voyager en mer. Personne n'ignore que le vin et le rhum « retour de l'Inde » avaient autrefois une réputation justifiée.

Après le café que les créoles savent seuls bien préparer, les invités sortirent dans le jardin fumer et causer sous les arbres en attendant l'heure de la musique et de la sauterie.

Délicieuses soirées des pays chauds dont le souvenir ne s'efface jamais de la mémoire de ceux qui en ont goûté le charme, sous le ciel pur scintillant d'étoiles innombrables qui brillent là-bas comme rarement celles de notre ciel de France pourtant si beau.

Après quelques romances nouvelles arrivées de France et inspirées par les souvenirs de la guerre : *Sentinelles veillez ! C'est un oiseau qui vient de France*, et *Vergiss mein nicht !* qui furent roucoulées agréablement par M<sup>lle</sup> Marie et deux de ses amies, M<sup>lle</sup> Éva, sans se faire prier, chanta d'une voix fraîche, avec accompagnement de guitare, deux couplets en patois créole, charmants moins par les paroles que par leur mélodie naïve rythmée sur des airs de « ségas » ou danses du peuple.

L'un d'eux que les lecteurs comprendront et dont quelques-uns, peut être, ont entendu la musique, est la prière d'un noir à celle qu'il aime et dont il implore un baiser :

Ah ! qu'moin l'est content, Madeleine,  
 Ah que moïn l'est hèreux !  
 Quand vout' pt'it cœr y voit ma peine  
 Et que rient vout' beaux z'yeux ;  
 Vouy sait qu'pour vous donn' ma vie  
 Vous n'a qu'à la d'mander !  
 Qu'ou qu'mi d'mand' à vous ?... Moi n'envie  
 Que l'miel vert d'un baiser !

Celui-ci non moins simple est d'un amoureux crépu à son amie qui lui reproche peut-être une infidélité :

Haïs pas moïn, ma Colombe,  
 Haïs pas moïn !  
 Ça femm'là n'a pas di monde,  
 Aye pitié d'moïn !  
 Toi seul' plis doux que la mangue,  
 Soy' pas zaloux !  
 Li mangue à terre dans l'avangue,  
 Moïn n'aim' que vous !

Des villas voisines, les accords du piano avaient attiré des danseuses et des valseurs et les quadrilles commencèrent. Comme les couples étaient nombreux, quelques-uns dansaient dans le jardin ou se reposaient sous l'ombre épaisse des camélias en fleurs. Vallas avait offert son bras à Éva qui savait que depuis plusieurs mois le jeune et bel officier n'était pas insensible à ses charmes.

Leur connaissance avait commencé au bal, puis s'était cimentée dans les rencontres à la musique au Jardin Colonial, puis les visites avaient suivi une partie de montagne, enfin l'intimité permise était devenue plus grande chaque semaine.

Vallas s'était assis près d'elle et lui avait fait des compliments sur sa jolie voix.

Peu à peu il s'était enhardi à prendre la main de l'aimable et gracieuse jeune fille et à la porter à ses lèvres. Plus tendre, il essaya d'attirer à lui sa tête afin d'en baiser la blonde chevelure ; mais, prudente et sage, Éva se leva en disant à l'entreprenant cavalier : — N'allez pas plus loin, lieutenant, ce serait mal. Oui, j'ai de l'amitié pour vous, c'est tout ce que je vous ai promis, rentrons danser.

Vers minuit Vallas et Lionnet reprirent le chemin de Saint-Denis, sous un clair de lune radieux. — « Tu m'as fait l'effet d'être épris des charmes de la belle Éva, mon petit Vallas ? prends garde de te brûler les ailes. Tu sais ce que nous ont dit nos prédécesseurs... la belle créole promet tout et n'accorder rien si l'on ne passe chez le bijoutier acheter l'anneau des fiançailles.

— Oui Lionnet, je sais qu'ici il faut épouser celle que l'on aime, ici.

— Et tu ne le peux pas, Vallas, du moins à ce que je crois.

— Pourquoi donc Lionnet, demanda Vallas dont la voix tremblait un peu et dont le front dut pâlir ?

— Mais parce que la jolie Rosette t'attend au pays basque, n'est-ce pas ce que t'écrivait l'abbé Bornave, ne nous l'as-tu pas dit toi-même ?

— Oui, j'ai parlé de cela... Oui Lionnet, je sais que j'agis mal, mais que veux-tu, c'est plus fort que moi... elle est jolie Rose... mais Éva est belle. — Fille de la campagne, montagnarde Rose... si distinguée Éva... as-tu entendu sa voix?... Enfin que te dirai-je, Rose est loin de mes yeux... Quand la reverrai-je ? Pense-t-elle encore à moi ? Éva est là et... je l'aime ! — Que veux-tu que je te réponde, ingrat ? Toujours sera vrai le proverbe : Loin des yeux loin du cœur. Et, dans la nuit et le silence se perdit le bruit des pas des deux officiers.

(à suivre)

LÉOPOLD DAUVIL.

N. B. — Un erratum à corriger au chapitre III, page 545, ligne 34 : *Tel fut... l'horoscope* et non : *telle*.

## COMMUNICATIONS INTÉRESSANTES

(Suite) (1).

## III

## LES SENS DANS L'ESPACE.

D. — Comment comprendrons-nous les sensations des esprits?

R. — Comme je vous l'ai déjà manifesté maintes fois, lorsque l'esprit atteint un degré très élevé, il peut comprendre toujours plus le sublime de la création et contempler les merveilles que l'homme ne peut concevoir. Pour vous donner seulement un aperçu des splendeurs que l'esprit peut arriver à contempler, nous vous dirons que l'origine de tout se trouvant dans les fluides éthérés, il s'y trouve de même à l'état latent la beauté dans toutes ses manifestations ; et nous qui nous approchons toujours plus des sphères de pureté de la lumière divine, nous nous trouvons en état d'acquérir le pouvoir suffisant pour exercer notre volonté sur les fluides, d'autant plus que s'accroîtra notre progrès... Je vois que ce que je vous dis ne vous suffit pas... Comment vous l'expliquer? Ah! oui! Supposez par exemple que vous puissiez obtenir la vision claire des rêves fantaisistes que vous représente votre imagination dans les moments de recueillement et de bonheur intime, ce serait assurément très beau, n'est-ce pas? Eh bien, un esprit peut le faire, mais sa fantaisie et son imagination sont bien plus développées que lorsqu'il était emprisonné dans la matière ; jugez donc ce que nous pouvons obtenir. Les sens ne finissent point dans la tombe ; l'esprit les garde d'autant plus raffinés (pour ainsi dire) que son esprit sera plus élevé. Examinons l'évolution qui peut se produire en chaque sens.

Nous devons, avant tout, vous rappeler que l'esprit éprouve les sensations ; mais quand il est incarné, ne devant les recevoir qu'à travers les organes matériels, seulement les plus accentuées pourront l'atteindre : mais une fois libre, les sens en deviennent plus intenses, embrassant de grandes étendues. Ainsi à mesure que l'esprit progresse, s'il contemple un objet quelconque, il en perçoit les composants et peut, s'il en éprouve le désir, arriver jusqu'à se rendre compte des fluides qui ont été l'origine de leur état actuel.

Il en est de même pour le sens de l'odorat. L'esprit en progressant graduellement va toujours en perdant ce sens, comparativement aux odeurs qui ravissent l'homme ; mais il sent les plus délicates odeurs qui passent

1. Voir Revue de juillet et de septembre.

inaperçues dans le monde et ont autant ou plus d'attraits pour lui : c'est l'arôme combiné de certains fluides, combinaison que le développement de la végétation arrive à déterminer au dernier degré, par la flagrance des fleurs.

Quant au sens de l'ouïe ou d'entendre et apprécier les vibrations acoustiques elles sont magnifiques pour nous. Il ne s'agit pas seulement des vibrations acoustiques qui constituent des sons pour les hommes, mais de celles qui proviennent de fluides plus essentiels. C'est ainsi que nous parvenons même celles produites par la pensée des humains avec qui nous sommes en rapport d'étroite sympathie et par conséquence fluidique.

D. — Les esprits entendent-ils les sons terrestres, notre musique et notre voix ?

R. — Assurément, lorsque nous le voulons et que nous nous plaçons dans des conditions inexplicables pour vous ; mais d'habitude on n'écoute point les bruits de la terre afin de bien percevoir tout le charme de la communication idéale ou de la pensée qui constitue notre langage.

D. — Peux-tu nous dire quelque chose, puisqu'il s'agit de sensations, au sujet des attirances musicales auxquelles se rapportent quelques communications ?

R. — Tout ce qu'ici dans le monde vous appelez beautés musicales, vous pouvez les considérer comme les germes des harmonies célestes et aussi d'autres humanités plus avancées. Je le répète, rien n'existe sur la terre qui soit destiné à disparaître ; tout sans exception poursuit sa perfection indéfinie. Les esprits réunis en société sympathique peuvent exécuter en leur pensée des chœurs délicieux en faisant vibrer les fluides correspondants. Il nous arrive de certains mondes des harmonies qui nous ravissent, des harmonies qui révèlent le progrès des êtres qui l'habitent, vous n'en sauriez concevoir les beautés, l'assemblage de charmes que vous réserve la vie céleste quand vous aurez su la mériter. Ces harmonies traversent l'espace infini sans s'arrêter, comme ce qui se produit chez vous avec la lumière, et, sans qu'elles se perdent d'une manière confuse, elles se complètent en harmonies qu'il serait impossible de pouvoir vous transmettre même par intuition.

D. — En contemplant, dans le monde, la peinture, le statuaire et les beautés de l'architecture, on suppose que tout cela est perdu pour l'homme dans l'espace.

R. — Si les esprits ne progressaient point dans les arts comme dans toutes les branches des connaissances, ce serait une exception et cette exception n'existe pas. Ici même, parmi vous, il vous est aisé de voir que chaque esprit communique le fait d'une façon différente ; vous savez que si je vous parle dans ces séances de ce qui a rapport avec moi, un autre viendra vous

donner des conseils sur votre santé et vous indiquera aussi le régime à suivre, etc. Tout se continue dans l'espace et nous arrivons à tout comprendre ; mais dans notre progrès nous spécialisons ; de cette spécialité il en résulte des harmonies dans l'espace ; l'égalité complète engendrerait l'ennui.

D. — En ce cas, les esprits étudient-ils et perfectionnent-ils leurs connaissances dans l'espace ?

R. — Certainement ; il n'y a rien ni personne sans action, sans labeur dans l'Univers. Vous pouvez pour cette raison plaindre les indifférents ou les paresseux de la Terre. Ce que nous ne pouvons faire dans l'espace c'est le progrès moral ; ceci exige l'épreuve ; nous ne faisons ici qu'encourager l'intention et y gagnons en volonté. De l'espace, les uns doivent revenir sur la terre et les autres, déjà plus évolués, sont attirés par affinité vers d'autres mondes plus avancés, ce qui ne les éloigne pas pour toujours de vous, non ! Ce sont ceux qui reviennent ensuite vous aider dans le progrès. Je crois vous l'avoir déjà dit une fois mais ce ne sera pas de trop que je vous le répète. Ainsi toujours la lutte, toujours le labeur, mais à chaque fois moins grossier et plus près de la récompense ou du bonheur intime. Un être tel que Mozart, par exemple, bien qu'on pourrait en citer d'autres, qui laissent d'ineffaçables souvenirs par leur génie musical sur la Terre, si son degré moral est suffisant, en arrivant à l'espace il enrichit son savoir à l'école de l'Univers, dans le monde des fluides où l'on n'est pas troublé par la matière. Et ensuite ? Ensuite il va vers d'autres mondes, y continue sa spécialité et y laisse aussi les traces de son passage, mais plus modestes, car, celui qui parmi vous, est un maître ne saurait y être tout au plus qu'un élève distingué.

(à suivre).

FÉLIPPE SÉNILLOSA.

Pour la Traduction :

F. DE PALHANO.

## LES SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A la Société d'Études psychiques de Milan (1).

*Extrait de la Revue « LUCE E OMBRA ».*

Ainsi à la première réunion à laquelle j'ai assisté, le 11 mars, la semence de « mango » que le médium dit avoir été apportée par l'entité Denton, me fut confiée par ordre exprès de cette même entité et moi-même, conjointe-

1. Voir la Revue de mars et de septembre.

ment avec d'autres personnes, j'eus à préparer d'avance le vase destiné à la recevoir à la séance suivante du 18 mars ; c'est aussi moi qui fus chargé de préparer, et qui préparai les œufs et le ruban qui, dans l'une des séances, étaient destinés à l'expérience de la pénétrabilité de la matière, annoncée d'avance, mais qui n'eut pas lieu, comme du reste plusieurs des phénomènes promis par l'entité et qui ne furent pas exécutés. De plus, de la première jusqu'à la dernière séance auxquelles j'ai pris part, — et j'en eus presque toujours la direction, — j'ai procédé avec les autres, à la visite corporelle du médium, à l'examen et au plombage du sac dans lequel il était enfermé à l'état de transe, à la visite du cabinet qui lui était réservé pour les expériences, à la fermeture et à l'apposition des scellés, non seulement des récipients contenant les objets destinés aux expériences, mais aussi de l'armoire faite dans le mur dans laquelle ils étaient d'habitude renfermés. Ces contrôles faits tout d'abord avec certains égards, devinrent après bientôt plus sévères, provoquant une égale minutie de la part des personnes (dont l'une d'elles fut invariablement choisie parmi les nouveaux venus, afin d'écarter du contrôle toute présomption de complicité) qui furent chargées de m'aider. Le médium fut introduit dans le cabinet médianique, en état de transe légère ou complète et par sa bouche des entités présumées parlèrent, donnant des indications sur les moyens employés pour faire le contrôle.

Ces entités présumées s'opposèrent constamment — il est vrai — au déshabillage complet du médium ; de sorte que la visite faite sur sa personne ne fut jamais aussi absolue qu'elle aurait dû l'être, suivant les désirs des spectateurs ; il convient d'ajouter, toutefois, qu'on lui enleva toujours son chapeau, sa jaquette, son gilet et ses souliers ; que sous sa chemise — boutonnée par derrière, contrairement à ce qui est en usage chez nous — il n'avait pas de maillot ; que de ses poches on avait enlevé tous les objets qui s'y trouvaient et qui consistaient en un peu de monnaie courante, en clefs et d'autres objets en usage ; que la visite corporelle fut minutieuse et quelque peu ennuyeuse, non seulement sur tout le corps, mais sur les cuisses, sous les aisselles, sur les hanches, sur le cou, dans les cheveux — qui étaient courts et rares — dans la bouche et toutes les ouvertures possibles du tronc et aux articulations des jambes et des bras.

Je réponds, on le comprend, de l'examen fait par moi-même et non de celui des autres ; mais mon exemple engagea aussi les autres à fouiller le plus possible tout le corps, et personne n'eut jamais à soulever le moindre soupçon.

Voulant écarter de mes affirmations toute intention défensive envers Bailey je dirai tout d'abord que j'ai appris avec étonnement qu'un des assistants des mesquines séances données par Bailey, à Rome, après son départ de

Milan, a affirmé dans le *Light* de Londres (le 3 août 1904), que les docteurs qui ont examiné le corps du médium — dans les conditions identiques qu'à Milan, — « croyaient avoir découvert au toucher sur le corps de Bailey, une substance dure que celui-ci disait être une tuméfaction (loupe) et avoir déjà plusieurs années ». Les médecins déclarèrent que cela pouvait n'être pas impossible, mais qu'on avait eu tort de ne pas s'assurer à la séance finale (pendant laquelle étaient venus les apports), si la protubérance existait encore et qu'on n'aurait pas dû se rapporter à l'explication donnée par le médium. Or, comme le dit le correspondant du *Light*, « il serait intéressant de savoir si le Comité de Milan a aussi découvert cette protubérance, et dans le cas contraire, si ce n'est pas une preuve que le médium n'a pas été suffisamment fouillé ». Je dois dire en toute conscience que je n'ai laissé passer inaperçue au toucher aucune partie du corps de Bailey, et que j'en suis parfaitement sûr, d'autant plus que le fait se rapporte à une séance (comme celle du 12 avril), dans laquelle on a vérifié l'apport d'un oiseau vivant et que j'ai mis une note spéciale au procès-verbal du phénomène. J'en déduis donc les conclusions suivantes :

1° Que la protubérance n'existait pas ou qu'elle était si minime, qu'elle pouvait passer inaperçue ; et par conséquent, qu'elle n'était pas de nature à pouvoir dissimuler un truc du genre des phénomènes produits ;

2° Que ce manque de constatation dans les expériences de Milan, ainsi qu'un contrôle fait trop précipitamment pouvait légitimer la supposition d'un artifice postérieur de la part du médium.

Pour analyser les suppositions qui ont pu donner lieu à la version du *Light*, il aurait été utile toutefois que la découverte de cette protubérance fût accompagnée d'indications de grosseur et de la place où elle était, afin de la rendre moins sommaire et par conséquent moins élastique à l'appréciation.

Il est certain, dans le cas présent, que dans une protubérance d'un centimètre carré de surface, on n'aurait pas pu dissimuler un nid ordinaire, tandis qu'une protubérance de cinq centimètres carrés, ayant la hauteur d'un tiers de centimètre (contribuant à faire disparaître le doute d'une dissimulation de ce genre), n'aurait pu échapper à mes yeux ni à l'examen des autres investigateurs.

Mon dilemme est donc le suivant : ou une protubérance non aperçue ou un médium qui n'était pas sincère.

Je dois pourtant ajouter que durant les expériences de Bailey, jamais un fait quelconque n'a surgi qui fût de nature à légitimer le moindre soupçon de fraude.

Jamais elles n'ont pu changer mes convictions : plusieurs d'entre elles m'ont donné l'explication qui sera donnée ultérieurement, basée sur des

facultés absolument supernormales dont Bailey est doué, mais quant à une constatation de fraude, aucune que je sache n'a été faite par autrui.

Le médium et sa dame étaient l'un et l'autre de condition sociale modeste, ils étaient simples dans leur manière de vivre et quoique intelligents, ne parlaient que l'anglais; vivaient retirés et demeuraient dans la même habitation où la société d'Études psychiques a son siège, dans une chambre à porte vitrée dépolie faisant face au corridor de passage, par lequel on communiquait à une des principales annexes de la société; sur le même palier, le Dr Ferrari, membre de la société y avait aussi son appartement, parfaitement situé pour exercer le contrôle et — comme il résulte de son témoignage publié dans le même numéro — il fut chargé de visiter Bailey, mais il n'eut jamais la chance d'y trouver la tumeur que Rome prétend avoir constatée. Les Bailey prenaient leurs repas avec la famille Marzovati; afin d'éviter toute tentative de fraude et d'augmenter la surveillance. De plus, la chambre des Bailey est restée constamment ouverte, de même que son bagage qui était très simple, et que maniait chaque jour la femme de service pour y mettre les objets journaliers nécessaires. Jamais il ne fut constaté quelque chose de suspect, dans son bagage.

Sa chambre était exposée de façon à pouvoir y apercevoir tout ce qui s'y faisait. Or, il arriva qu'avant les séances le médium s'y retirait pour prendre une demi-heure de repos qu'il déclarait lui être nécessaire. Craignant que cette demi-heure ne lui servît à faire quelques préparations frauduleuses, une surveillance incessante était faite d'un endroit d'où l'on pouvait constater tout ce qui se passait sans être aperçu du médium. Tout paraissait silencieux et tranquille.

En faisant ce témoignage pour la défense du médium, je ne puis cependant pas dissimuler la contrariété que j'eus de n'avoir pu jamais procéder sur lui, à une visite de corps indispensable à une expérience complète, parce qu'il prétextait toujours une fatigue nerveuse qui le forçait à se retirer aussitôt dans sa chambre. Certain soir qu'il parut être plus souffrant que de coutume, il fut conduit jusqu'à sa chambre par d'autres personnes, au seuil de laquelle l'attendait sa femme sans qu'elle en permit l'entrée aux étrangers.

Cela a-t-il une signification? Je l'ignore. Je le mentionne seulement par un scrupule de devoir. Le contrôle fut ultérieurement restreint à la constatation de la parfaite intégrité du sac et des plombs, qui furent appliqués de manière à serrer très fort les poignets et un peu moins le cou, pour laisser la respiration libre; mais ayant soin de faire tenir les mains ouvertes au médium et de le faire parler, afin d'empêcher tout gonflement des muscles qui pût faire relâcher la ligature au-delà de ce qu'elle était absolument nécessaire.

Ayant ainsi établi avec une précision méticuleuse les modes de contrôle, chaque fois qu'ils me furent confiés — et auxquels il y a lieu d'ajouter les dispositions spéciales du cabinet d'expériences, — ainsi que le journal « *Luce e Ombra* » — en a fait une description minutieuse, — avec l'examen détaillé qui fut effectué par moi-même et par d'autres personnes, du cabinet, avant chaque séance, je suis autorisé à écarter toute hypothèse qui pourrait être soulevée, de l'emploi d'un sac en caoutchouc ou de quelque autre matière que le médium aurait pu tenir caché dans une partie de son corps et surtout sur la poitrine, pouvant contenir les objets qui figuraient comme apports. La chemise mince de toile et les autres habillements communs qu'il portait auraient fait aussitôt découvrir au toucher des doigts si c'était la peau ou la gomme élastique; du reste aucun récipient de caoutchouc n'aurait pu soustraire au toucher : la grosseur des tablettes babyloniennes, les poissons, les oiseaux, etc.

Si l'on voulait expliquer par la fraude une quelconque des expériences de Bailey, il serait nécessaire d'avoir recours à d'autres hypothèses.

Ainsi dans l'exemple de la séance du 11 mars, il y eut, en pleine obscurité, un apport de semence de « mango » de la grosseur et de la conformation d'une huitre ordinaire; dans la séance suivante du 15 mars, il y eut à la lumière rouge des apports de sept petites semences de la grosseur d'un poids, de l'« *abrus precatoria* »; dans d'autres séances auxquelles je n'ai pas pris part, il y eut des apports de monnaies et de tablettes babyloniennes de la grosseur approximative d'un œuf de poule. Ces objets sont encore visibles au petit musée de la Société des Études psychiques, et, si l'on ne peut admettre qu'ils étaient cachés sur le corps du médium, ils auraient fort bien pu être dissimulés à l'intérieur, c'est-à-dire dans l'estomac.

Il y a lieu de noter, en effet, et ce n'est pas rare, le cas de conformation particulière de l'estomac et du canal qui sert à y porter les aliments, où on a vu des individus pouvant avaler et rendre à volonté des objets même d'un volume et d'un poids plus grands que ceux d'un œuf.

Ici à Milan, il y a quelques années, vivait un pauvre diable faisant des expériences et auquel on avait donné le surnom de « *paccia sass* », parce qu'il avait la faculté d'avalier de vrais cailloux et d'en tenir plusieurs dans l'estomac et de les rejeter ensuite après un certain temps. Le fait que l'apport du « mango » est venu en pleine obscurité — pour lequel la force d'émission aurait dû être visible même dans la pénombre — alors que les sept petites semences de « *abrus precatoria* » furent apportées à la lumière rouge, pourrait faire croire à ces hypothèses, mais il faudrait encore recourir à des hypothèses diverses pour expliquer (je ne parle que des phénomènes auxquels j'ai assisté) les apports des oiseaux « *munia* » (le 11 mars et le 12 avril dans l'obscurité complète); du nid avec l'œuf et d'un petit oiseau

qui a subitement disparu (le 25 mars à la lumière rouge obscure); du poisson long de 15 centimètres qui a disparu ensuite (le 25 mars dans l'obscurité). Il est évident qu'un nid et des petits oiseaux ne pouvaient pas commodément descendre et monter par le canal digestif; le médium aurait pu toutefois avoir avalé une espèce d'œuf artificiel assez grand pour contenir tour à tour avec le nid, l'oiseau ainsi que le poisson. Mais il n'est pas bien certain que ce dernier fût vivant quand il parut, puisque les assistants ne purent l'examiner et le toucher qu'après qu'il fut mort.

Pour certaines personnes il paraissait mouvoir aussi la bouche. Mais l'examen fait à la lumière rouge obscure au moment où la petite bête fut projetée par le médium qui la tenait dans sa main, à travers les mailles séparées du filet, n'est pas une base de sécurité suffisante et c'est pour cela qu'il n'en a pas été fait mention dans le procès-verbal.

Le compte-rendu parle bien « de coups sourds entendus dans la complète obscurité, d'abord sur la surface de la table et puis sur le plancher; en même temps qu'une « odeur saline âcre et pénétrante » d'eau de mer, qui put faire croire qu'un poisson ait été tiré de ce même élément, mais ce bruit aurait pu être aussi simulé par le claquement d'une main exercée. On ne peut pas écarter l'hypothèse que le poisson mort ait été — sans enveloppe ou dans une enveloppe contenant quelque peu d'eau, « d'une odeur saline âcre et pénétrante » — avalé et rendu par le médium pendant les expériences, comme on ne peut pas non plus ôter l'idée, de la part du même médium, de la déglutition successive pour en dissimuler la disparition, dans l'obscurité et après un intermède tumultueux dû à la manifestation de « Nana Sahib ». Mais cette explication, si elle a de la valeur pour un animal mort, peut-elle en avoir pour des animaux vivants, comme c'est le cas des deux petits oiseaux « munia » apportés pendant les séances 5<sup>a</sup> et 14<sup>a</sup> et qui je crois vivent encore? J'admets même qu'ils aient pu être enfermés dans un œuf de celluloïde et avalés, mais est-il possible que l'œuf contienne une quantité suffisante d'air pour les tenir en vie dans la profondeur stomacale du médium?

Dans la séance du 11 mars, le médium entra dans le cabinet d'expériences à 8 heures et l'apport du « munia », avec un nid proportionnel eut lieu à 8 h. 45 (voir le compte-rendu dans *Luce e Ombra* de juillet 1904); dans la séance du 12 avril, l'apport eut lieu après 5 minutes d'obscurité, dans le silence le plus absolu, (voir *Luce e Ombra* de novembre 1904) et à peu près un quart d'heure après le départ du médium de la salle, puisque la visite préventive du cabinet et du médium nécessitait une dizaine de minutes.

Je ne suis pas compétent dans la matière et ne puis donc pas me prononcer d'une manière absolue, mais qu'un petit oiseau puisse rester sans être

asphyxié, pendant trois quarts d'heure dans l'estomac d'un homme, même à l'intérieur d'un œuf — l'air qui est contenu doit nécessairement subir un effet de raréfaction à cause du calorique ambiant — cela ne me paraît pas admissible. C'est pourquoi j'ai cru opportun d'ajouter la note suivante au compte-rendu du 12 avril :

« La visite du médium avant l'expérience fut précise et minutieuse, de sorte qu'en ce qui me concerne, je crois pouvoir repousser l'idée que le médium tenait un oiseau vivant sur le dos, de même la visite antérieure et postérieure du sac fut faite avec soin et on n'y a trouvé ni avant ni après, des trous ou déchirures. »

Pour prouver que mon interprétation des phénomènes ne part pas d'un jugement fait *a priori*, j'ajouterai que l'explication de la déglutition et de l'émission des objets — alors qu'il est possible d'admettre la survivance des faibles animalcules à une expérience prolongée d'asphyxie — recevrait un appui favorable par ce qui s'est produit dans la séance du 13 avril quand le comité, à l'insu du médium, décida d'appliquer « comme appendice du sac », solidement attachés des filets grossiers correspondant aux mains et à la tête, se fermant à l'extrémité avec de la ficelle portant comme d'habitude le cachet de la société, de façon à ce que le corps du médium les mains et la tête comprises y fussent entièrement renfermés.

— Le médium fut averti de cette innovation faite à la séance tandis qu'il était déjà en état de transe et on le revêtit du sac accoutumé ; et l'entité présumée Whitcombe déclara par sa bouche que cette précaution était très opportune. Or, voici ce qui arriva, d'après un article qui a paru dans le journal *Luce e Ombra* ; à la date du 1<sup>er</sup> novembre 1904.

— Ces dispositions étant terminées, l'entité Whitcombe, après quelques instants de silence, trouva qu'on n'avait pas raison d'appliquer la nouvelle mesure de contrôle et que l'enveloppe ne pouvait que limiter l'extériorisation du fluide. Il y eut ensuite cinq minutes de silence absolu dans l'obscurité et puis, par la bouche du médium, parla une entité différente — Abdalla — laquelle demanda la cage qui contenait encore le nid apporté dans la treizième séance. La remise de la cage eut lieu à la lumière rouge après avoir fait d'abord une visite active de la cage et du nid ; puis on fit de nouveau l'obscurité et presque aussitôt on fut averti par un bruit caractéristique de l'arrivée d'un oiseau volant dans la cage pendant que l'entité murmure d'abord, puis prononce d'une manière animée et d'un ton mâle quelques mots. Et le rapport se continue :

« De quelques-unes de ces paroles et de l'agitation du médium, les assistants peuvent comprendre que les filets placés aux mains doivent être pris dans les mailles de fil de fer de la cage ; on éclaire et on voit en effet le médium aux prises avec elle. Celui-ci cherche à dégager ses mains

« de la cage, mais les mailles du filet s'embrouillent toujours plus ; l'entité  
 « s'irrite à mesure et n'entend pas ou ne veut pas entendre l'offre faite par  
 « le Dr Clericetti de lui venir en aide. Aux paroles animées et tronquées de  
 « l'entité, succèdent des mouvements nerveux du médium, de telle sorte que  
 « d'un brusque mouvement des bras, celui-ci lança la cage dans la direction  
 « des assistants, contre le filet aux mailles duquel elle reste suspendue. »

« Naturellement, tout ceci fut fait en un clin d'œil ; les assistants s'empres-  
 « sèrent de dégager la cage du filet, dans lequel elle s'était embarrassée,  
 « arrachant au besoin quelques mailles. Tous aussitôt constatent la présence  
 « dans la même cage d'un oiseau vivant et alerte, — semblable en tout au  
 « munia » déjà apporté une autre fois — et que maintenant M. Morzorati  
 « garde vivant chez lui. »

Après cette scène, les entités White et Denton, toujours par la bouche du médium, donnent des éclaircissements, insistant « sur l'inconvénient des nouveaux contrôles employés », qui d'abord avaient été aussi acceptés par une autre entité, et rappelant que « les conditions faites au médium avant son arrivée, avaient été que les mains et la tête devaient être libres ». Et le rapport conclut :

« A 10 h. 15 le médium s'éveille ; les mêmes personnes (parmi lesquelles le soussigné) qui avaient d'abord fait la visite, ôtent maintenant le sac, non sans grande attention. On vérifie le morceau du filet à capuchon, la ligature du sac à l'intérieur du cou est toujours intacte, et les filets des mains ne portent que trois brisures très petites.

Je me rappelle très bien, quoique la circonstance n'ait pas été mentionnée, que le médium enleva le capuchon à la lumière rouge claire, quand on intervint pour le calmer de son agitation, mais il ne m'est pas possible de déclarer que le capuchon n'ait pas été déjà arraché pendant l'obscurité. Je ne puis donc pas écarter l'idée, si l'on admet l'hypothèse du truc de la déglutition — que le dépit pour l'apposition du capuchon à réseau, dérivait de la difficulté qu'il opposait à l'émission des objets de l'estomac.

Il advint que dans cette même séance, les entités déclarèrent que de même que les contrôles indiens instruits, elles se seraient difficilement prêtées encore à procurer des apports ; et, en effet, dans les trois dernières séances, il n'y eut pas d'apports, mais encore aucun phénomène psychique.

Le médium, en état de transe, refusa le sac qu'on avait préparé comme de coutume et ne fit que donner des explications à propos des caractères égyptiens, des tablettes égyptiennes, etc.

Cette preuve des capuchons et des gants aurait été réellement décisive mais malheureusement elle manqua. Quant aux oiseaux « munia » ils sont très petits et jolis ; on en voit à Milan chez les marchands ; le dernier de ces volatiles, se fit entendre dans l'obscurité en volant dans la cage ; l'autre

parut comme étourdi dans la main du médium, pareillement à cette apparition fugitive et puis disparition subite à l'obscurité, dans la séance du 25 mars. La disparition de ce dernier pourrait s'expliquer — comme celle du poisson mort — par le moyen du truc d'un petit récipient que le médium aurait la faculté de faire monter et descendre par les voies digestives ; mais une telle explication ne pourrait se soutenir en face du phénomène auquel je n'ai pas assisté, mais qui fut certifié dans le procès-verbal du 8 mars, (voir *Luce Ombra* de juillet 1904) par le Dr Clericetti qui n'est pas seulement à l'abri de toute suspicion, mais qui fut durant les expériences un élément de critique antiaprioristique. Il se trouvait assis parmi les plus voisins du médium et après quelques courts instants d'obscurité, il fut appelé par celui-ci, tandis qu'on redonnait la lumière rouge-claire, il se rapprocha de lui, et il vit déborder de sa main droite serrée la tête presque noire d'un petit oiseau, qui au toucher semblait être chaud ; il put observer aussi le mouvement de ses petits yeux ; d'une autre partie de la même main sortit d'entre ses doigts une petite aile tachetée de jaune par suite d'un incident tout à fait fortuit, qui est expliqué dans le procès-verbal, un faisceau de lumière électrique blanche pénétra à l'improviste de l'extérieur dans la salle, qui gêna beaucoup le médium. Et le rapport se continue :

« Le Dr Clericetti affirme qu'au moment de la plus grande lumière, pendant quelques secondes, l'oiseau qui pendant tout le temps que le médium était en permanence, ne cessa jamais d'être l'objet de son observation constante et attentive, disparut tout à coup de sa main, sans en avoir été soustrait ou s'être envolé. »

Il est certain qu'une disparition de ce genre dérange l'hypothèse que j'ai formulée et exigerait l'admission d'une autre hypothèse différente, pour laquelle je dois me déclarer incompétent, mais pour laquelle il est hors de doute je n'admets pas comme acceptable celle de l'estomac en caoutchouc et les autres que j'ai vues formulées jusqu'à présent.

Je me suis arrêté longtemps sur les apports des oiseaux vivants parce qu'ils constituèrent le « clou » des expériences, auxquelles du reste d'autres non moins intéressantes se sont jointes : telles que la germination et la croissance des plantes et l'apparition de phosphorescences fantastiques. Mais celles-ci exigent un examen spécial et sur des bases différentes.

(à suivre)

Traduit par le Professeur C. MOUTONNIER

Nice, 24 juillet 1905.

---

## LE CAS DU DOCTEUR PETERSEN

---

*L'Almanach de la Savoie* pour 1905, édit. Géroente, Aix-les-Bains, publie, page 62, l'article suivant :

### UNE DISPARITION.

Il nous a été signalé, vers le 20 octobre 1904, la disparition d'un jeune docteur en médecine M. Harald Munch Petersen, sous-chef de clinique à l'hôpital Frideriks de Copenhague et fils d'un professeur de médecine très connu dans cette ville.

Le docteur Petersen, d'après son billet circulaire, se rendait à Aix-les-Bains et de cette ville à Paris. Une carte postale, adressée à sa sœur le 3 octobre, annonçait son départ pour Aix-les-Bains. Depuis, sa famille, à laquelle il écrivait souvent, est restée sans nouvelles. A Aix on trouve sa carte au Grand-Cercle où il l'avait remise pour demander une invitation, et sur cette carte, son adresse dans un hôtel d'Aix où l'on a retrouvé ses bagages. Le 5 octobre, au matin, avant de partir pour une excursion à bicyclette, le docteur se fit servir à déjeuner : œufs et thé, disant qu'il ne reviendrait que le soir.

Depuis on ne l'a plus revu ; on craint qu'il ne lui soit arrivé un accident dans une montagne de nos environs.

Suit le signalement du docteur. L'almanach fut mis en vente les premiers jours de décembre 1904.

Extrait d'un article du *Progrès* de Lyon. N° du 11 mai 1905.

### Découverte d'un cadavre.

On nous télégraphie d'Aix-les-Bains :

Mardi 9 mai. M. Antoine Jaquin, cultivateur à Mouxy, se rendait dans un bois taillis situé au mont Revard et découvrait un cadavre rongé par les oiseaux de proie. M. Jaquin, fort ému, se rendit au commissariat de police pour faire sa déclaration. Des papiers trouvés sur les lieux prouvent que l'on est en présence du corps du Dr Harald Munch Petersen disparu il y a huit mois.

Au moment même de la disparition du Dr Petersen et devant le résultat négatif des recherches, l'émotion avait été grande. Les habitants du Bourget et de Bourdeaux affirmaient avoir vu, le 5 octobre, le docteur danois se rendant à bicyclette au col du Chat. Leurs affirmations étaient donc erro-

nées puisque le hasard a fait découvrir le corps de l'infortuné docteur dans une région tout opposée.

On suppose que M. Petersen est redescendu du mont Revard par un sentier aride qui se trouve à une distance de 1,500 mètres d'un chalet ; au-dessous sont deux passages très difficiles surplombés de deux rochers à pic. Le Dr Pétersen a dû lâcher pied et tomber sur le premier rocher qui l'aura renvoyé sur le second et sera venu s'abattre dans le bois de M. Jaquin.

Les conditions dans lesquelles le cadavre a été découvert font penser que M. Petersen a été victime d'un accident. Mais une lettre anonyme adressée à la justice, lorsqu'en octobre dernier la presse signalait cette disparition, aurait donné des indications précises sur cette disparition et des détails sur le lieu où M. Petersen a trouvé la mort.

La justice saisie fera la lumière sur ce pénible événement.

La famille du Dr Petersen fut avertie télégraphiquement de la funèbre découverte, et le frère du docteur, M. Munch Pétersen, avocat à Copenhague, arriva pour procéder aux obsèques.

Tous les objets appartenant à son frère lui furent remis. Son porte-monnaie renfermant une petite somme en or et en monnaie, son portefeuille contenant des billets de banque suédois et son billet de chemin de fer, des cartes postales destinées à sa famille, etc. Sa montre avec sa chaîne brisée, son lorgnon à verres bleus, le guide Conty, etc.

La famille Petersen acheta une concession de terrain dans le cimetière d'Aix-les-Bains, et les restes mortels du défunt y reposent, en regard de cette montagne du Revard où il a trouvé la mort.

Il nous faut maintenant revenir à la lettre anonyme adressée à la justice peu après la disparition du Dr Petersen.

Il existe à Aix-les-Bains un petit noyau spirite dirigé par M<sup>me</sup> M. Vuagniaux, de Genève, habitant Aix en été depuis quelques années, Avenue du Lac, 26.

Au début d'une séance, tenue le 26 octobre 1904, un esprit familier vint et dicta, par coups frappés, les mots suivants : « Le docteur mort dans un précipice, dans une voûte perpendiculaire, au Revard. Vous pouvez donner indication ou trouver vous-même ; vous devez voir le commissaire et lui dire que vous savez qu'il est mort sur le Revard, dans un précipice, une voûte près d'une maison qui sert à mettre les troupeaux de moutons à l'abri pendant la pluie. Un point surtout très utile pour la découverte du cadavre c'est de voir une trace de sang sur toutes les pierres qui entourent l'endroit où il est tombé. » — Le lendemain et le surlendemain deux autres dictées furent encore données, à ce sujet, par des esprits guides et cette fois par l'écriture, au médium qui dirige les séances, donnant quelques détails

de plus et insistant pour que le fait soit porté à la connaissance de la justice.

Voici une phrase tirée de cette deuxième communication : « Le corps du docteur est au fond d'un ravin peu éloigné de la bergerie; *il est tombé en deux fois*, d'abord au pied d'une paroi perpendiculaire, ensuite plus bas, dans un gouffre, sous une voûte.

M<sup>me</sup> Vuagniaux se décida alors à écrire une lettre anonyme renfermant les indications du premier message et les détails supplémentaires contenus dans le second; elle adressa sa lettre au juge de paix.

Cette lettre fut remise au commissaire de police et un double en fut envoyé au parquet de Chambéry.

Des recherches furent faites, elles demeurèrent sans résultat. La montagne est étendue, les précipices nombreux. Ceux qui furent chargés des recherches étaient des habitants d'Aix-les-Bains, ne connaissant qu'imparfaitement le Revard.

Ce ne fut que huit mois plus tard et d'une manière fortuite que la découverte du corps fut faite, et vint confirmer, de point en point, les déclarations faites par les esprits.

Le récit détaillé de ce fait, ainsi que la publication de la lettre anonyme, celle des trois communications qui l'ont provoquée et les noms des témoins paraîtront dans le *Bulletin de la Société des Recherches Psychiques de Marseille*, M<sup>me</sup> Vuagniaux passant les hivers dans cette ville et fréquentant cette société.

## ÉTUDE SUR LE SPIRITISME (1)

PAR. A. MARION *Président de la Cour d'appel d'Alger.*

### ŒUVRE POSTHUME (suite).

C'est précisément ce que le spiritisme a pour but d'empêcher, et ce qu'il empêchera.

Quoi qu'il en soit, voilà notre profession de Foi. Au moment d'aborder la question délicate et difficile que notre doctrine soulève, il était très important de la faire connaître d'une manière claire, précise et avec une entière indépendance.

Elle rassurera, je l'espère, les esprits même les plus timorés et leur inspirera de la confiance, car elle leur prouvera que nous ne sommes ni des rêveurs, ni encore moins des fous, dont le but est de tout détruire pour y

1. Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février, et de mai à juillet, et septembre.

substituer le produit d'utopies plus invraisemblables, les unes que les autres. Ils y verront, au contraire, que le spiritisme ne veut rien faire disparaître, soit parce que rien de ce qui existe ne peut le gêner dans sa marche, soit surtout parce que son but est non de renverser les croyances, mais de les éclairer en faisant appel à la raison.

Pour nous, en effet, nous ne saurions trop le répéter, le raisonnement est et sera notre unique Guide. Aussi sommes-nous prêts à admettre tous les principes sans en rechercher l'origine, nous bornant à ne nous demander qu'une seule chose, c'est s'ils ont, à un point de vue quelconque, leur raison d'être.

C'est pour cela, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'une religion, avec son culte me paraissant nécessaire aux hommes pour les instruire et pour les rappeler plus particulièrement à l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu, je ne saurais m'élever ni contre son maintien, ni contre l'observance de ses prescriptions.

Cela posé, j'arrive immédiatement à l'examen de l'une des principales questions que j'ai à traiter.

### § 5

DE LA MORT. — DES RÉCOMPENSES ET DES PEINES AU POINT DE VUE SPIRITE.

Jusqu'à présent je me suis attaché à démontrer : 1<sup>o</sup> que la morale du spiritisme ne le cédait en rien à celles des autres religions et notamment de la religion chrétienne; 2<sup>o</sup> que loin de vouloir porter atteinte à cette dernière, nous ne demandions pas mieux que de marcher, au fond, de concert avec elle.

Ce point était pour moi de la plus grande importance ; car il m'autorise à dire à ceux qui nous combattent par la violence du langage ou par le sarcasme et la raillerie que, quelque étrange que puisse paraître certaine partie de notre doctrine, nous avons droit, en somme, à trouver chez eux plus de réserve et plus de modération.

C'est sous le mérite de cette observation que je continue.

L'un des points qui a établi entre le clergé et nous une scission profonde, est celui qui est relatif à notre théorie sur la mort et sur les récompenses ou les peines qui nous attendent.

S'il faut croire ce qu'il nous enseigne, à la mort de l'homme tout est fini pour lui, du moins quant à sa vie terrestre. Il n'a plus dès lors devant lui d'autre perspective que la récompense qu'il peut avoir méritée, ou la peine qu'il a encourue : et cela pour l'Éternité !!!

Ainsi créés et mis au monde dans un but quelconque, quelle que soit la manière, dont nous avons pu subir l'épreuve à laquelle nous avons été soumis, quel que soit le temps que nous ayons eu pour cela, qu'il ait été

long, qu'il ait été court, quelles que puissent être les circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvés, à la mort, notre sort est irrévocablement et définitivement arrêté, tant pour le passé que pour l'avenir. Nous n'avons plus qu'à comparaître devant le Juge Suprême.

Là, nous dit-on encore, les mortels seraient divisés en trois catégories : les justes, les damnés, et ceux qui tiennent le milieu entre les deux. Les premiers auraient de suite le ciel pour partage ; les seconds seraient précipités dans l'enfer ; les derniers iraient dans un purgatoire passager, pour achever, en attendant le jugement général des hommes, d'y expier leurs péchés.

Que ce système ait pu obtenir quelque créance dans les temps d'ignorance où il a été créé, on le conçoit, mais peut-il être accepté encore aujourd'hui ? « Les chrétiens, dit Jean Raynaud, dans son ouvrage intitulé : *« Terre et Ciel*, n'ont rien su de l'univers sidéral. Dans toute la création « matérielle, ils n'ont connu et encore bien imparfaitement, que la terre, « et c'est sur cette ignorance que repose l'erreur fondamentale que nous « leur reprochons. De ce qui était le centre unique de leurs connaissances, ils ont fait tardivement le centre unique de l'Univers, et ils ont « cru, sur l'autorité de leur vue malhabile, qu'il n'existait qu'un seul monde, « parce qu'ils n'en voyaient qu'un... »

« Mais les astronomes ont ruiné de fond en comble ce fabuleux édifice...  
« La terre a été dépossédée de cette position centrale qu'elle avait usurpée... »

Ainsi donc la terre n'est plus le centre de l'Univers ; ce n'est plus sur elle qu'il repose. Bien loin de là elle n'en est qu'une partie infime ; d'un autre côté nous savons encore que le ciel, ou ce que l'on appelle le ciel, n'est autre chose que l'espace, profondeur insondable dans laquelle gravitent la terre, ainsi que les autres planètes et tous les astres créés par Dieu. Cela étant, le dogme peut-il encore subsister, quand la base sur laquelle il reposait est complètement détruite ?

Dans tous les cas, qu'on le sache bien, en ce qui concerne sa théorie, le catholicisme n'en est pas l'inventeur ; il l'a trouvée établie chez tous les peuples de l'antiquité. Seulement le lieu de la récompense s'appelait l'Élysée ; celui de la punition était le Tartare, dans lequel se trouvaient des lieux spéciaux pour ceux qui étaient soumis à un purgatoire passager.

Ces derniers, d'après Platon, n'y étaient envoyés que pour un an. Après ce temps, les flots les rejetaient. Une fois rendus près des marais de l'Achéron, ils étaient admis à solliciter leur grâce de ceux à qui ils avaient pu nuire, ce qu'ils faisaient à grands cris. Puis suivant que le pardon leur était accordé ou refusé, ils voyaient finir leurs tourments, ou bien ils étaient repoussés dans le Tartare.

Aujourd'hui, d'après le catholicisme, c'est Dieu seul qui peut faire cesser cette punition passagère aux époques que, dans sa sagesse, il croit devoir déterminer.

Comme on le voit, à cette modification près, nous voilà ramenés, sans y rien changer, aux fictions du paganisme.

D'après nous, l'homme ne meurt pas, du moins dans toute la force du mot. La mort, ou ce que l'on appelle la mort, n'est autre chose qu'une transition entre la vie terrestre qui finit, et la vie spirituelle qui commence. Dans cette nouvelle existence il n'y a, au fond, rien de changé que le lieu où elle doit s'accomplir. Conséquemment, qu'on me permette cette locution, la vie continue en quelque sorte sur ses derniers errements.

Effectivement voici ce qui se passe :

Au moment de notre mort, quel que puisse être finalement notre avenir, (on comprendra tout à l'heure ce que nous voulons dire en nous exprimant ainsi) ; la vie qui vient de finir est jugée et appréciée eu égard aux faits qui en ont marqué le cours. Si elle a été exempte de fautes graves, l'Esprit ne tarde pas à se dématérialiser. En ce cas, dans l'Espace qui constitue notre nouvelle demeure, nous jouissons d'un bonheur relatif et nous n'avons plus qu'à songer à notre perfectionnement, non seulement au point de vue de la morale, mais encore en ce qui concerne l'instruction qui nous a fait défaut.

Si au contraire nous avons à nous reprocher des actes coupables, et surtout criminels, l'Esprit paraît bien se séparer du corps qu'il laisse ici-bas ; mais il ne s'en dégage pas complètement. Il y adhère encore par le Périsprit, qui continue à les lier l'un à l'autre. Il en résulte que n'étant pas entièrement dématérialisé, l'Esprit est exposé à endurer toutes les souffrances que, dans sa justice, Dieu croit devoir lui faire subir eu égard au nombre et à la gravité de ses méfaits.

Ce système est facile à comprendre. En effet l'Esprit, cet élément impalpable du corps de l'homme, ne peut souffrir par lui-même, ce n'est que par la matière à laquelle il a été joint que les sensations de la douleur peuvent arriver jusqu'à lui. Il faut donc, s'il doit être puni, que, par un moyen quelconque, les rapports entre lui et la matière continuent d'exister ; et c'est par le Périsprit, ainsi que je viens de le dire, que ce résultat est obtenu.

La question de savoir si l'adjonction de la matière est nécessaire pour que la souffrance puisse atteindre l'âme, n'est pas nouvelle. On s'en est occupé il y a bien longtemps à l'occasion du principe sur la résurrection de la chair se trouvant reculée au jour du jugement dernier.

Parlant de cette base que la douleur physique suppose l'existence des sens qui cependant ne peuvent se concevoir séparés de leurs organes, on s'est demandé comment il pourrait se faire que les damnés et les âmes du

Purgatoire pussent, dans l'intervalle de leur mort audit jugement, éprouver des tourments corporels. Les uns trouvèrent fort simple de n'admettre pendant ce temps-là que la souffrance de l'âme. D'autres attribuèrent aux âmes une forme nouvelle et transitoire.

Certains pensèrent « que des corps provisoires leur sont donnés ; ombres, « si on les compare aux membres vivants qu'ils remplacent et pourtant réa-  
« lités visibles ; ne déplaçant pas les objets étrangers qu'ils rencontrent et  
« dérochant l'aspect de ceux devant lesquels ils s'interposent ; vanités en  
« eux-mêmes, mais donnant prises aux tortures... » Dante, Ozanam, Pezzani. *Loc. cit.*

Que l'on compare ces théories diverses avec celle du spiritisme, et l'on reconnaîtra sans doute combien cette dernière est plus simple et plus éternelle, et combien il est vrai de dire qu'avec notre doctrine sur ce point comme sur tous autres, tout s'explique naturellement.

Quoi qu'il en soit, ce qui doit demeurer constant pour tous, et ce que nous tenons à répéter, c'est que nous aussi nous avons nos châtiments. Mais quelle différence quant à leur nature et en ce qui touche leur mode d'application !

Suivant la doctrine catholique, sont passibles des peines de l'enfer tous ceux qui sont morts en état de péché mortel ; et cette punition vient atteindre même ceux qui n'en ont qu'un seul à se reprocher, s'ils sont décédés avant d'en avoir obtenu le pardon.

D'un autre côté, si j'ouvre le premier catéchisme venu, je vois que l'Enfer est un lieu de tourments où les méchants seront privés de la vue de Dieu et souffriront éternellement avec le démon.

Que résulte-t-il de là ? c'est que, quel que soit le nombre des fautes commises, que l'on ait un ou plusieurs péchés mortels sur la conscience, il n'y a pas de distinction à faire ; pour tous c'est la même peine, le même supplice.

Eh bien, je le demande à tout homme de bonne foi, est-ce de la justice ? N'est-il pas, au contraire, de principe que le crime ayant ses degrés, il doit en être de même pour la répression ? Le système, qu'on nous oppose, continue donc d'être de plus en plus insoutenable par lui-même ?

Voyons maintenant en quoi consiste le nôtre.

Tout d'abord nous repoussons toute pensée de faire subir une peine commune à tous ceux que la justice divine doit atteindre. Cette égalité dans la punition, alors qu'il y a le plus souvent tant de différence dans la faute commise, ou dans le degré de culpabilité, révolte toute personne raisonnable.

Aussi, d'après nous, chaque individu est-il frappé isolément ; et la peine

qui lui est infligée est, en outre, toujours en rapport, soit quant à sa nature, soit quant à ses effets, avec la faute ou le crime qu'il s'agit d'expier.

C'est ce que dit Delormel dans son ouvrage intitulé : *La grande période solaire*.

« Il conclut ainsi son examen des mystères. « On savait de toute antiquité, dit-il, et même avant le déluge, qu'il n'y a qu'un Dieu... que par la nécessité toute naturelle de sa bonté, il a laissé à toutes ses créatures intelligentes, la faculté de mériter et de démériter... que les degrés du mérite et du démérite étant indéfinis, les peines et les récompenses sont dans une graduation également indéfinie... »

Quel est celui qui hésiterait à donner son approbation pleine et entière à une semblable doctrine ? Voici au reste un fragment très remarquable tiré des pensées de saint Martin et qui se trouve dans ses Œuvres posthumes. Je le cite d'autant plus volontiers que tout en s'appliquant à ce que je viens de dire, il va me servir de transition pour aborder une autre question tout au moins aussi importante.

« La mort, dit-il, ne doit se regarder que comme un *relais dans notre voyage*. Nous arrivons à ce relais avec des chevaux fatigués et usés et nous y venons pour en prendre qui soient frais et en état de nous conduire plus loin ; mais aussi il faut payer tout ce qu'on doit pour la course qui est faite, et Jusqu'à ce que les comptes soient soldés, on ne vous met point en route pour la course suivante... »

« On ne sait, dit Pezzani qui rapporte ce fragment, « ce qu'il faut admirer le plus de la justesse ou de l'originalité de cette idée. »

Quant à moi, j'y vois d'abord la preuve que nous sommes dans le vrai. Lorsque nous disons que c'est séparément que chacun doit régler et régler son compte. D'autre part, puisque, ce compte une fois soldé, nous sommes admis à recommencer notre course, il s'ensuit qu'aux yeux de ce saint docteur, comme aux nôtres, mais contrairement à ce que l'Église nous enseigne, les peines auxquelles, nous pouvons être soumis, ne sont pas éternelles. Et comment admettre qu'elles puissent l'être ? N'est-il pas vrai que si le Souverain Arbitre de nos destinées est un Dieu de justice, il est aussi, et surtout, un Dieu de miséricorde.

« Dieu, dit Callet dans son beau livre *L'enfer*, est justice et miséricorde tout ensemble, et indivisiblement. Il y a toujours, un fonds de miséricorde dans les actes de sa justice, et un fonds de justice dans les actes où n'apparaît que sa miséricorde.

« On ne peut dire sans l'offenser, qu'il soit, à l'égard des uns, miséricordieux sans justice, et, à l'égard des autres, juste sans miséricorde. Cela n'est vrai ni dans le temps, ni hors du temps. Dieu est juste envers les élus, lorsqu'il les couronne...

« Mais si Dieu est juste en l'autre monde envers les élus, pourquoi ne  
« serait-il pas, en l'autre monde miséricordieux envers les pécheurs ?

« Vous me montrez sa miséricorde dans le ciel; moi, j'y vois encore sa  
« justice.

« Vous me montrez sa justice dans l'enfer; moi, j'y cherche sa miséri-  
« corde; elle y sera, et déjà elle y est.

« Quelle condamnation de votre enfer, que cette nécessité logique, invin-  
« cible, où l'on y est d'offenser Dieu et de le maudire ! Cela est-il possible ?

« Est-ce que Dieu veut qu'on l'outrage pendant l'éternité ? Ne veut-il pas,  
« au contraire, être adoré et béni de toutes les créatures ? Les saints l'ado-  
« rent dans la joie, et les morts qu'il châtie l'adorent dans la souffrance, car  
« ils savent que leur souffrance finira.

« J'en prends à témoin l'Évangile, tout imprégné des flammes de l'amour  
« divin et de l'amour du prochain, et de la tiède rosée du miséricordieux  
« pardon... »

Comment alors pouvoir dire que Dieu ne doit jamais pardonner !

« On enseigne, dit Constant Savy, que la tombe est le terme de la marche  
« de l'homme dans l'éternité; que la seconde vie est la dernière, et qu'il  
« sera éternellement heureux ou malheureux !

« S'il en est ainsi, l'homme n'a donc plus de liberté pour profiter des  
« leçons de l'expérience et pour s'améliorer. S'il est éternellement malheu-  
« reux, il ne peut plus se relever de ses chutes; il est accablé de maux des  
« myriades de fois au-dessus de ses fautes; il est puni d'une éternité de  
« malheurs pour une vie mal employée il est vrai, mais limitée à quelques  
« secondes, et exposée à des écueils que ses semblables, encore plus que  
« lui, ont semés sous ses pas et rendus inévitables; et son châtiment n'est  
« alors que la vengeance d'une colère aveugle et insensée; car il est inutile,  
« puisqu'il ne peut plus rien pour son amélioration.

« Notre âme se soulève à la pensée d'un Dieu de contrainte, de colère, de  
« vengeance; elle repousse cette idée comme un mensonge, une impiété,  
« parce qu'elle ne peut saisir Dieu par là; et elle ne le peut, parce qu'il n'y  
« a en Dieu aucun de ces mauvais sentiments, qui ne sont qu'une erreur de  
« l'homme produite par son ignorance. Il n'y a en lui aucun de ces mauvais  
« sentiments, parce qu'ils ne sont le partage que de la faiblesse, de l'im-  
« puissance, de l'imperfection et que Dieu est tout puissant, parce qu'il est  
« tout amour, ordre et harmonie... »

Et puis, à quelles singulières contradictions ne serions-nous pas amenés ?  
Dieu nous prescrit l'oubli des injures; il remplit nos cœurs des plus doux  
sentiments; il nous rend accessibles à la commisération; il nous porte à  
faire grâce. Et Lui se refuserait cet inappréciable bonheur ! Il serait impi-  
toyable ! Connaissant notre faiblesse, il n'en aurait pas pitié un jour ! Il ne

nous donnerait ni le temps, ni le moyen de nous racheter ! Mais ne voit-on pas qu'avec un pareil système, on arriverait à ce résultat impossible, monstrueux, que l'homme lui serait supérieur !!!

Au reste, notre doctrine, sur ce point, est tellement conforme à la raison, que l'on ne peut ouvrir un livre sans y trouver exprimés les mêmes sentiments. Qu'on me permette donc de confisquer ici un passage de l'Ouvrage de Dupont de Nemours, ayant pour titre : *La philosophie de l'Univers*. « C'est la main, dit-il, d'un Dieu de miséricorde qui pardonne même en punissant; qui met à portée de revenir à lui, de se corriger, de mériter encore ses bienfaits, qui ne cesse d'en répandre quelques-uns sur ceux même qui ont des fautes à expier. Dieu n'est pas le Dieu du mal. Ses punitions même, toujours justes et inévitables, mais toujours sages et modérées, laissent toujours la porte ouverte au repentir et à l'espérance, déités secourables, chargées de ramener plus tôt ou plus tard tous les êtres intelligents aux louables pensées, aux résolutions vertueuses, aux actions bienfaisantes, à la consolation, au bonheur... »

Quel beau et touchant langage ! Et comme il est en rapport avec cet Être suprême, dont l'un des attributs est la bonté infinie !!!

(A suivre).

---

## CAUSERIES

### SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1)

---

#### XVII

##### LA MAGIE.

Nous avons vu dans les dernières causeries que les sacrements, dans les premiers temps du christianisme, n'étaient autre chose que des évocations, des appels aux ancêtres invisibles, pour qu'ils vinssent entourer de leurs fluides protecteurs ceux auprès desquels ils étaient appelés. Par suite de causes diverses dont je parlerai plus tard, le véritable sens de ces actes religieux s'oublia, le but à atteindre disparut : et depuis bien des siècles les catholiques assistent aux cérémonies sacramentelles sans se rendre compte de l'acte qu'ils accomplissent, se contentant de réciter des prières obscures ou puériles qui ne peuvent avoir aucune influence ni sur leur esprit, ni sur leur cœur.

Les églises protestantes qui ont conservé certains sacrements, n'y atla-

1. Voir les n<sup>os</sup> de la Revue de 1904, janvier, mars, avril, mai et juin 1905.

chent qu'un sens symbolique, et considèrent comme superstitieuse la croyance catholique à l'efficacité de ces cérémonies ; et dans son ouvrage, le *Protestantisme libéral*, M. Jean Réville, professeur à l'université de théologie protestante, dit (p. 82) « que les sacrements du catholicisme ne sont que des opérations magiques dénuées de toute valeur aux yeux de la raison. »

Cette appréciation dédaigneuse, qui est celle de la foule ignorante, étonne considérablement sous la plume d'un savant théologien. Elle étonne d'autant plus qu'il ne peut ignorer que les plus grands esprits de l'antiquité se sont inclinés devant la science des mages près desquels la plupart d'entre eux sont venus chercher les connaissances qui ont servi de base à leurs enseignements.

..

Qu'est-ce donc que la magie ?

Tous les dictionnaires donnent de ce mot des définitions à peu près analogues, et voici celle que l'on trouve dans Larousse :

« La magie est l'art de produire des effets merveilleux par l'emploi de moyens surnaturels, et particulièrement par l'intervention des démons. »

D'après cette définition — donnée dans un ouvrage qui ne peut être suspecté de répandre ce qu'il est convenu d'appeler l'obscurantisme, — la magie ne serait pas une aberration, une superstition grossière ; la magie serait un art qui permet de produire des effets extraordinaires avec l'aide des esprits, mais surtout avec l'aide des mauvais, des démons. Cette opinion, on le sait, est celle des Églises chrétiennes ; elle est longuement décrite dans tous les traités religieux, et il est assez curieux de la retrouver dans l'encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette définition est à la fois inexacte et incomplète.

Les anciens désignaient sous le nom de magie l'ensemble des connaissances qui étaient enseignées aux prêtres dans les sanctuaires sacrés.

Ces enseignements paraissent avoir abordé tous les secrets de la nature que nous découvrons aujourd'hui : ils constituent le dépôt le plus ancien des connaissances humaines, et les savants commencent à en comprendre la grandeur, non seulement en compulsant les anciens manuscrits, mais aussi en déchiffrant les inscriptions enfouies depuis des milliers de siècles dans l'Inde, en Chaldée, en Perse et en Égypte.

Dans son savant traité sur la science occulte, le docteur Papus donne le résumé des travaux qui ont été faits par de patients chercheurs sur cette importante question. Dutens, Fabre d'Olivet, Saint-Yves d'Alveyres, pour ne citer que les principaux, ont recherché dans les auteurs anciens de tous les peuples les textes prouvant que les prêtres qui réunissaient dans leurs

maines tous les pouvoirs, possédaient sur les diverses sciences des connaissances qui étaient peut-être très étendues.

Les éléments de la physique, de la chimie et de l'astronomie étaient enseignés dans les temples.

L'École pythagoricienne connaissait le mouvement de la terre autour du soleil, et 500 ans avant Jésus-Christ, Démocrite enseignait que la voie lactée n'était qu'une réunion d'innombrables étoiles.

Les éclipses étaient prédites par les prêtres chaldéens qui paraissent avoir connu l'existence de nos deux dernières planètes, Uranus et Neptune.

La pesanteur et les lois de Newton (loi du carré des distances) sont présentes par Pythagore dans son *Traité sur l'harmonie des sphères*.

La vapeur et l'électricité, le télescope et le microscope, le magnétisme et les phénomènes de l'hypnose étaient connus du moins dans leurs principes généraux, par les prêtres de l'antiquité. Enfin nous avons vu dans la causerie relative aux mystères que l'unité de Dieu, la pluralité des mondes et le dogme des vies successives formaient la base de l'enseignement occulte.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette question qui sort de mon sujet et dont on trouvera, ainsi que je l'ai dit, un très instructif résumé dans l'excellent ouvrage du docteur Papus.

..

Ces connaissances enseignées dans les sanctuaires restaient secrètes et étaient jalousement conservées par les initiés. Ils n'auraient pu du reste s'en servir ni pour élever la mentalité trop rudimentaire des peuples, ni pour augmenter leur bien-être comme la science le fait aujourd'hui. Les directeurs des nations de ces temps reculés n'avaient à leur disposition que la force matérielle des hommes: les intelligences étaient trop primitives pour qu'on pût les employer pour concourir au progrès général. On ne pouvait faire appel qu'à la force brutale de l'être, et on s'en servit pour élever les monuments gigantesques qui ont résisté jusqu'à nos jours à l'usure du temps. Les dessins grossiers qui nous montrent le mode de construction employé pour élever les pyramides, nous font bien voir que les Égyptiens n'avaient à leur disposition aucun des moyens que nous avons découverts aujourd'hui. Les prêtres ne se servaient de leurs connaissances que pour produire dans les temples des effets merveilleux qui frappaient d'étonnement les profanes, et contribuaient puissamment à entourer de crainte et de respect ceux qui pouvaient les produire.

..

Mais la plus importante de ces connaissances, celle qui servait surtout aux prêtres et aux rois pour régler leur conduite et pour diriger les peuples,

c'était celle qu'on appelait la théurgie, celle qui leur donnait la possibilité de communiquer avec les Intelligences de l'au-delà, et de recevoir directement leurs instructions.

Il est probable que dans les premiers temps ces instructions ne furent données et reçues que par des Êtres très évolués, conscients de leur mission, et cherchant par tous les moyens à faire progresser les esprits inférieurs au milieu desquels ils étaient venus.

Mais peu à peu les passions humaines envahirent ceux qui auraient dû rester purs : le pouvoir qu'ils avaient entre les mains les aveugla : ils ne cherchèrent plus que la satisfaction de leurs intérêts ; et alors les grands Êtres s'éloignèrent laissant l'humanité continuer sa route en s'aidant de ses propres forces : le phare qui l'éclairait fut momentanément voilé.

Elle avait reçu, par les Instructeurs qui s'étaient incarnés, et par les communications des Invisibles, les principes généraux nécessaires à son évolution : c'était à elle de choisir, en toute liberté, les éléments du Bien indispensables à son progrès. Elle allait continuer à apprendre, par la dure expérience des incarnations successives, que le Bien est tout ce qui favorise l'évolution, et que le Mal est tout ce qui la retarde. Travail des plus longs qui allait se continuer de siècles en siècles, que nous continuons péniblement aujourd'hui et dont nous commençons seulement à entrevoir toutes les difficultés et toute la grandeur.

..

Les grands sanctuaires de Thèbes et de Memphis, de Delphes et de Sodome, de Délos et de Cumès dans lesquels les oracles se communiquaient sous les noms des divinités païennes, avaient été abandonnés par les Esprits élevés, et ceux-ci avaient été remplacés par la tourbe des Esprits légers ou mauvais qui ne demandaient qu'à entrer en communication avec les hommes. Les prêtres abandonnèrent le côté scientifique de la science occulte ; ils oublièrent les grands principes de haute morale que leur avaient légués leurs prédécesseurs, et ils ne s'occupèrent plus que de nécromancie. A partir de cette époque, le désir de connaître les choses futures s'empara de tous les esprits. On ne se contentait plus d'aller consulter les âmes sur le mont Esquilin : partout on trouvait des magiciens et des astrologues, des augures et des aruspices, qui extorquaient l'argent du peuple en lui faisant croire qu'ils savaient lire dans les astres et qu'ils voyaient la destinée dans le feu, dans les miroirs, dans le vol des oiseaux, dans les entrailles des victimes, etc., etc.

Cicéron dans son traité de *Divinatione* s'élève avec la plus grande force contre ces pratiques malsaines qui n'étaient plus que des appels aux esprits

malfaisants, et qui devenaient des plus dangereuses pour la mentalité humaine.

Plutarque, un des écrivains les plus appréciés de l'antiquité comme historien, comme philosophe, comme savant et comme moraliste, a écrit sur toutes les connaissances de son temps. Il vivait pendant le I<sup>er</sup> siècle de notre ère, et il nous a laissé dans ses *Œuvres de morale* un traité complet des croyances religieuses de son époque.

Bien que grand prêtre d'Apollon, il avait adopté les doctrines platoniciennes, jugeant avec raison que les idées du grand philosophe n'étaient pas éloignées des pures croyances païennes. Dans ses *Questions mythologiques et religieuses*, il déplore la décadence de la religion et la disparition à peu près complète des oracles.

« Les dieux nous ont abandonnés, dit-il, et partout ils ont cessé d'inspirer leurs interprètes. La vertu et l'honneur ont à ce point abandonné la terre, comme l'avait prédit Hésiode, que les dieux ont dû retirer leurs oracles. Il est vrai qu'on leur demandait de si vilaines choses ! Au lieu de les interroger sur le grand problème de la destinée, ou de chercher à acquérir la science, comme les sages des temps antérieurs, on ne leur fait plus que des questions ridicules. L'un essaye de les mettre en contradiction avec eux-mêmes ; un autre cherche un trésor caché et voudrait savoir du ciel où il se trouve ; un troisième s'intéresse à une succession qu'il attend ; un quatrième songe à se marier ou veut savoir si un tel n'aurait pas contracté un mariage clandestin. On prend Apollon pour un homme d'affaires. »

Ces lignes, écrites il y a dix-huit cents ans, sont extrêmement curieuses en ce sens qu'elles peuvent s'appliquer, sans y changer un mot, à certains spirites de nos jours qui ne voient, dans l'acte sacré de la communication, que le moyen de donner satisfaction à leur curiosité, ou à leurs petits intérêts du moment.

Aujourd'hui, comme au temps de Plutarque, on fait de la magie, et trop souvent de la mauvaise magie en posant aux Esprits les questions les plus enfantines et les plus saugrenues, et tous ceux qui ont assisté à certaines séances connaissent toutes les niaiseries qui peuvent se débiter autour des guéridons. Aussi, aujourd'hui comme au temps du vieil historien, il y a dans la communication mal comprise, un grand danger moral qu'on ne saurait trop signaler aux ignorants ou aux imprudents qui n'hésitent pas, pour des motifs futiles et d'ordre matériel, à se mettre en rapport avec le monde invisible. Sans doute, les temps ne sont plus les mêmes et la communication avec l'invisible qui était un mal très grand au commencement de notre ère, ne l'est plus autant à notre époque, à la condition cependant qu'elle

soit faite avec prudence, avec sagesse, et dans le seul but de rechercher et de faire le Bien.

Les Esprits qui s'incarnent aujourd'hui chez les peuples destinés à faire grandir et à répandre la vraie civilisation, sont en général assez évolués pour pouvoir accepter sans trouble la certitude de l'autre vie ; et c'est pour apporter cette certitude que des manifestations de toutes sortes sont provoquées par le monde de l'au-delà.

La preuve de la continuation de l'existence au delà de la tombe et le rappel des grands principes de morale que de trop rapides progrès nous amènent à oublier, — tel est le seul but de la nouvelle révélation.

Il y a là un fait certain que les aveugles ne veulent pas voir, et qui prouve, après tant d'autres, que l'humanité est guidée dans sa marche, et que lorsqu'elle s'engage dans une mauvaise route, ses conducteurs interviennent pour lui montrer la bonne voie.

..

Le mal signalé par Cicéron, par Plutarque et par tous les penseurs de cette époque s'étendait rapidement. Déjà, à la fin de la République et dans les premiers temps de l'Empire toutes les familles patriciennes avaient leurs astrologues et leurs devins, et la société romaine tout entière, corrompue par tous les vices, ne cherchait plus, dans le commerce avec l'invisible, que les moyens de satisfaire ses passions et de connaître l'avenir. Les Empereurs qui avaient une grande foi dans la science antique étaient entourés de devins, de mages et d'astrologues et ils les consultaient sur tous les actes de leur vie privée et politique. Aucune affaire n'était résolue sans que les augures eussent été consultés. Beaucoup de prédictions s'étaient du reste réalisées, et Tacite nous dit « qu'il ne faut pas nier la science magique parce qu'elle a été parfois usurpée par des imposteurs. »

Mais les chefs de l'Empire qui connaissaient le danger des pratiques occultes ne voulaient pas qu'elles se répandissent dans les masses, et des édits sévères furent rendus contre tous ceux qui s'y livraient. Ils voulaient ainsi empêcher les peuples de s'abandonner aux puissances malfaisantes qui par leurs mauvais conseils pouvaient les pousser au crime et à des désordres nuisibles non seulement à l'individu, mais aussi à la tranquillité de l'État.

..

Les prêtres chrétiens ne furent pour rien dans les mesures terribles prises contre tous ceux qui étaient soupçonnés de se livrer à la magie.

Avant même la naissance du Christ, Auguste avait ordonné de rechercher et de brûler tous les livres ayant trait à cet art. Un seul édit de Tibère condamne à la déportation dans les îles quatre mille affranchis arrêtés dans

Rome et dans les environs pour s'être livrés aux pratiques de la magie. Caligula, Néron, Vitellius et leurs successeurs renouvelèrent les édits de mort et de proscription contre tous ceux qui s'occupaient de science occulte.

Constantin, tout en respectant les cérémonies païennes, fit fermer tous les temples et tous les sanctuaires dans lesquels les prêtres et les aruspices troublaient les peuples par leurs fausses prophéties, et par leurs mauvais conseils ; et comprenant que les évocations offraient le plus grand danger, il fit paraître un édit défendant de se livrer, *même dans l'intérieur des familles*, à toute opération magique. Cette mesure était des plus sages, et c'est à ce moment que l'Église, dont la puissance grandissait tous les jours, vint appuyer de toute son autorité les décisions de l'Empereur, en affirmant que toutes les communications ne pouvaient parvenir que du démon, et en les défendant sous les peines les plus sévères. Ses fondateurs savaient que le dogme ésotérique ne pouvait être enseigné à la foule ignorante, et que son éblouissante clarté ne pouvait convenir aux yeux trop faibles des hommes de cette époque. La connaissance et la pratique de la communication avec l'au-delà auraient apporté, surtout au moment où naissait le christianisme, les plus grandes perturbations, et auraient infailliblement arrêté le développement de la nouvelle doctrine.

La situation était des plus graves. Il s'agissait à cette époque d'apporter dans les esprits de nouvelles conceptions, de changer peu à peu la mentalité humaine, et ce n'était pas une petite œuvre.

Il fallait rompre, autant que possible, avec le passé : faire disparaître toutes les idées païennes relatives à l'influence de ces dieux et demi-dieux de l'Olympe sous les noms desquels venaient se communiquer toutes les mauvaises entités de l'astral, et pour cela il fallait élever une barrière infranchissable entre le monde visible et le monde invisible.

Il fallait enfin rendre le calme aux esprits : les détourner de cette habitude malsaine de s'adresser à tous les oracles imposteurs, pour satisfaire leurs passions et pour chercher à connaître les choses futures, et permettre ainsi à ces millions d'êtres malheureux et peu avancés, qui formaient l'immense majorité des populations, de suivre leur route si pénible, sans être obligés de lutter contre des influences occultes bien plus dangereuses que celles qu'ils pouvaient recevoir des incarnés.

Et ces influences occultes étaient des plus redoutables à cette époque. Pour bien comprendre cette idée, il faut se représenter l'état moral et intellectuel des peuples qui vivaient dans les premiers siècles de notre ère.

Les habitants des villes, corrompus et gangrenés par une fausse civilisation, étaient des plus mauvais. Livrés à toutes les débauches et à tous les avilissements qu'entraîne la servitude, ils ne songeaient qu'à échapper, par les plus basses jouissances, à la pensée de leur misérable sort.

Ceux qui habitaient les campagnes de l'immense empire étaient presque aussi barbares que ceux qui allaient les envahir : sans aucune idée ni de leurs droits ni de leurs devoirs, la moralité, le dévouement, l'abnégation, la charité, l'amour de son semblable leur étaient aussi inconnus, qu'ils le sont encore aujourd'hui aux peuplades les plus sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie.

..

Ceci admis, il faut considérer une chose : c'est que le monde astral, — outre les êtres particuliers qui peuvent s'y trouver, et dont je n'ai pas à m'occuper ici, — est peuplé par tous les hommes qui viennent de quitter la terre, et que ces hommes conservent dans l'au-delà, — pendant un temps parfois bien long, — toutes les idées, tous les vices, tous les mauvais penchants qu'ils avaient pendant leur vie terrestre.

Le monde astral, à l'époque dont nous nous occupons, était donc en grande partie composé d'individualités très peu avancées, cruelles, sangui- naires, arrivées dans ce monde pleines d'horreur et d'effroi à la suite des souffrances qu'elles avaient endurées, et pleines aussi de haine pour ceux qui les avaient fait souffrir.

Dès que ces natures brutales étaient suffisamment éveillées pour pouvoir se reconnaître, elles cherchaient, par tous les moyens, à communiquer avec la terre à laquelle tant de liens les retenaient encore, et elles s'empres- saient de répondre à tous les appels qui leur étaient faits. Et comme, je le répète, la majorité des hommes de cette époque était dominée par les pas- sions criminelles de toutes sortes, ceux qui communiquaient avec les invis- bles trouvaient chez ces derniers un encouragement incessant à tous leurs mauvais instincts.

De là deux dangers très graves dans ces communications : d'abord pour les hommes qui trouvaient dans l'invisible une approbation à tous leurs désordres, et qui étaient d'autant plus disposés à écouter ces suggestions qu'elles lui venaient par une voie extraordinaire ; et puis pour les désincar- nés que ces appels vers la terre empêchaient de se développer en les rete- nant captifs dans les fonds les plus bas de la matière. Il y avait ainsi, entre ces deux mondes un échange continuuel d'idées malsaines, de senti- ments criminels qui ne pouvaient que retarder l'évolution en empêchant tout progrès. Il était indispensable d'arrêter ce mouvement qui entraînait de plus en plus les esprits, de rétablir la barrière qui doit exister entre le visible et l'invisible, et de permettre ainsi aux hommes de travailler, dans une liberté relative, à l'œuvre d'épuration et de progrès moral et intellec- tuel qu'ils s'étaient proposés d'accomplir en venant s'incarner sur la terre. Si on considère, au point de vue spiritualiste, l'évolution de l'humanité, et

si on admet que cette évolution est dirigée dans ses grandes lignes par des intelligences chargées d'aiguiller les Esprits dans une certaine direction, — il faut croire que ces grandes intelligences, ces démiurges ne peuvent pas se tromper.

L'interdiction de la communication dut donc être inspirée par eux aux fondateurs du christianisme, afin que les germes qu'ils semaient pussent se développer dans les meilleures conditions pour ne pas rester stériles.

La nouvelle vague spirituelle qui venait de se lever en Judée et qui allait porter les nations pendant la suite des siècles, était à l'origine bien faible et bien facile à disparaître. Il fallait la protéger contre les tempêtes des passions humaines ; et pour en atténuer la violence, laisser les deux parties de l'humanité — l'humanité visible et l'humanité invisible, — accomplir leur tâche, chacune dans leur monde, afin qu'elles ne pussent avoir l'une sur l'autre une influence qui pouvait devenir désastreuse. Il faut donc reconnaître qu'en interdisant toute communication avec l'au-delà, les fondateurs du christianisme accomplirent un acte des plus considérables au point de vue de l'évolution de la pensée humaine ; ils la délivrèrent des erreurs qui la renaient captive, des suggestions occultes qui l'opprimaient, et ils lui permirent ainsi de continuer, avec plus de liberté, sa marche évolutive vers le progrès.

(à suivre).

SENEX

## LA PHILOSOPHIE DANS L'ANTIQUITÉ

### La Philosophie Grecque (1)

#### CHAPITRE VI

Socrate (d'Athènes, 470-400 av. J.-C.) passe sa vie à lutter contre les sophistes. Pour leur résister et pour les vaincre, il ne cherche pas d'auxiliaires dans les anciennes écoles : Socrate est novateur, et il semble même faire observer aux sophistes, contre les philosophies antérieures, d'assez importantes concessions.

Tout d'abord, au lieu de prendre comme objet de ses spéculations l'univers entier, la génération des choses, etc., il ramène la philosophie à l'étude

(1) Voir le numéro d'août.

de l'homme (1). L'âme humaine est le point de départ et le terme de ses méditations.

C'était là une révolution nécessaire pour reconquérir à la philosophie les esprits fatigués ; d'ailleurs, elle coïncidait avec les progrès de la poésie et des beaux-arts qui, à cette majesté un peu raide et presque impersonnelle des temps médiques, faisaient déjà succéder un style expressif, populaire, humain.

Protagoras disait : « L'homme est la mesure de toutes choses. » Socrate accepte cette parole, mais dans un tout autre sens que celui du sophiste. Dans l'homme, le sophiste ne voyait que la sensation toujours changeante et toujours relative. Socrate y cherche et y trouve une universelle mesure supérieure à la sensation et à l'opinion. Avec lui donc, on peut dire que la philosophie commence l'étude réfléchie de la raison et de ses lois.

Enfin, si Socrate va cesser de concevoir le devoir comme un arrêt des anciens dieux, il va trouver dans l'esprit de l'homme le principe d'un devoir prescrivant tout autre chose que le plaisir.

Ces rapprochements expliquent peut-être que bon nombre de philosophes aient pris Socrate pour un sophiste, mais ils nous montrent aussi combien cette accusation était bornée. La philosophie de Socrate devait sûrement remplacer la sophistique parce qu'elle considérait de plus près ce que Protagoras et Gorgias avaient à peine entrevu.

Autrement dit, Socrate a poursuivi le premier deux grandes choses, qui tiennent étroitement l'une à l'autre ; la connaissance de soi-même (*γνῶσις αἰσίου*) et la recherche de l'universel par la définition des idées.

Ce qui est surtout important dans cette philosophie, c'est la méthode. Tandis que les anciennes écoles considéraient dans sa confuse complexité l'ensemble des choses, Socrate veut tout distinguer en genres et en espèces et fixer ce que chaque genre et chaque espèce a d'identique, de permanent, de caractéristique, d'essentiel. « Il veut chercher ce que chaque chose est en soi. » Pour y arriver, il prend les idées que nous nous faisons des divers individus qui composent l'un ou l'autre de ces genres, il les analyse, il écarte les différences individuelles, conserve les ressemblances, le tout à travers les exemples les plus familiers. Il parvient ainsi à définir la vertu, la sainteté, la science ; et chacune de ses définitions renferme pour lui ce qu'il y a d'universel dans le genre qu'il a défini.

Cette analyse et cette définition des idées se retrouvent dans certains procédés plus personnels encore, et qui forment une importante partie de l'enseignement socratique : l'ironie et la maïeutique.

(1) *Socrates autem philosophiam devocavit e calo et in urbibus collocavit et in domos etiam introduxit e corgit de vita et moribus rebusque bonis et malis quaerere.* (Cicéron).

L'ironie (εἰρωνεύεσθαι, interroger) consistait à poser au sophiste une question fort simple, mais à l'aide de laquelle celui-ci était amené de réponse en réponse jusqu'à avouer le contraire de ce qu'il avait prétendu tout d'abord; Socrate appuyait cette partie de sa méthode sur un principe très philosophique, à savoir que toute erreur porte en elle un germe de mort, c'est-à-dire de contradiction, et que toute discussion doit aboutir à faire sortir et relater le germe enfoui jusque-là. D'autre part, Socrate pensait encore que toute vérité portait aussi en elle sa propre démonstration; pour s'en convaincre, disait-il, il suffit de se rendre compte de ses propres idées, et alors on s'aperçoit qu'on possédait implicitement cette vérité. Fidèle à cette pensée, il cherchait à faire trouver et proclamer par son disciple les vérités auxquelles il l'amenait peu à peu. Il appelait cette méthode la maïeutique (μαῖευτική τέχνη) ou *art d'accoucher les esprits*. Ainsi, « soit qu'il fasse ressortir les conséquences absurdes d'une chose absurde, soit que d'une vérité incomplète et confuse, il fasse sortir une vérité lumineuse et entière, Socrate n'arrive là que par l'analyse des notions et des idées (1). »

La doctrine de Socrate est surtout une doctrine morale; l'idée du bien la domine, et cette idée du bien ne fait qu'un avec l'idée du beau, de l'utile, comme avec celle du vrai. Tout ce à quoi nos facultés aspirent fait donc partie de ce bien, qui prend ainsi le caractère d'un principe universel. Par suite, la science, la sagesse, la vertu, etc, sont des qualités qui s'unissent et même se confondent. Qui connaît le bien le choisit nécessairement, dit encore Socrate, et le vice ne provient que de l'ignorance. C'est une erreur dangereuse que nous verrons réfutée par Aristote.

Cette vertu, Socrate la subdivise en quatre vertus principales qui sont : la prudence, la tempérance, la force et la justice. Bien que s'attachant plus particulièrement à l'homme, Socrate a logiquement prouvé l'existence de Dieu par l'harmonie et l'ordre du monde par les causes finales. Aussi ce Dieu était-il pour le philosophe un Dieu providentiel, aimant les hommes et répandant dans tout l'univers des témoignages de sa bonté.

Les deux parties de sa philosophie, Dieu et l'homme, sont donc parfaitement rattachées l'une à l'autre. Philosophe, c'est vouloir rechercher la vertu dont le type parfait est en Dieu, et dont le siège actif est dans l'âme, dans l'âme semblable à Dieu par sa nature et immortelle comme lui.

On voit donc apparaître et grandir de plus en plus dans la philosophie le principe moral. C'est un progrès considérable, non seulement sur les Ioniens, mais encore sur Anaxagore, qui ne voyait dans le principe primordial que l'intelligence, et sur la pure unité soit des Pythagoriciens, soit aussi des Éléates.

(1) P. Janet.

En un mot, on peut donc dire qu'avec Socrate la philosophie spiritualiste est vraiment fondée.

Socrate, vivant et discourant avec tous sur la place publique, ne songea jamais à renfermer son enseignement dans un corps de doctrine précis et arrêté ; de sorte que son enseignement ne fut pas toujours bien compris.

Des disciples qui s'attachèrent à lui, l'un lui emprunta une idée, l'autre une autre ; et après sa mort, on vit poindre un certain nombre de petites écoles qui s'inspirèrent de son esprit, mais d'une façon incomplète. Socrate, comme on sait, vivait très simplement ; il croyait que le bonheur et la vertu ne pouvaient être séparés ; il trouvait les anciennes écoles trop ambitieuses, et il affectait surtout de proclamer que ce qu'il savait le mieux ; c'est qu'il ne savait rien.

Or ces différentes maximes furent interprétées ainsi par certaines écoles.

Les cyniques, avec Antisthène, Diogène, Cratès, etc., prennent au pied de la lettre l'indifférence affectée de Socrate à l'égard de la science et des spéculations métaphysiques (1). Ils exagèrent aussi son mépris du luxe et du bien-être, et, sous prétexte de vivre selon la loi de la nature, ils vivent au jour le jour, rebelles aux conventions et aux convenances sociales, affectant parfois des mœurs plus dignes de la nature animale (de là le nom qui leur fut donné) que de la nature humaine.

Les cyrénaïques, avec Aristippe de Cyrène comme chef, subordonnent la vertu au bonheur, recommandent la recherche du plaisir et finissent cependant par ajouter que la sagesse est la première condition du plaisir, chose sensée. Ils conseillaient surtout de rester *maître de soi* au sein des voluptés, de manière à pouvoir toujours dire : *ἔχω, οὐκ ἔχομαι*. Mais cette philosophie du plaisir, accompagnée de la négation de toute croyance dans l'existence de Dieu devait amener rapidement le dégoût de la vie, d'où le nom de *πεισιθνήσκων* (qui conseille le suicide) qui caractérise l'un des successeurs d'Aristippe : Hégésias.

Les mégariques (école de Mégare : Euclide, Eubélide, etc.), prirent à Socrate une partie de sa méthode, celle qui consistait à réfuter les opinions par leurs conclusions, en les réduisant à l'absurde. Mais chez ces philosophes, cette méthode dégénéra vite en subtilités et en sophismes (2). Du reste, leur doctrine fort obscure paraît avoir surtout consisté dans une sorte de combinaison de l'idée de l'unité éléatique et de l'idée socratique du bien. « Euclide enseignait que le bien est un sous des noms différents : tantôt on l'appelle sagesse, tantôt Dieu, quelquefois intelligence et d'autres noms

(1) Pour Antisthène, il n'y a qu'incertitude et hypothèse indémontrables en dehors des connaissances sensibles.

(2) Ce sont les mégariques qui inventèrent ces raisonnements captieux connus sous le nom de sophismes, et qui sont demeurés si célèbres : le Cornu, le menteur, le Chauve.

encore. Quant aux contraires du bien, il les supprimait, disant qu'ils n'étaient pas (1). » Ainsi donc, avec eux, ce Dieu, ce bien un, semble exister seul, et la manière dont il a pu produire le monde nous demeure inconnue.

(à suivre).

A. PORTE DU TRAIT DES AGES

## BIBLIOGRAPHIE

### Magnétisme personnel ou magnétisme physique,

par M. H. DURVILLE.

C'est effectivement un beau volume que l'auteur a bien voulu faire passer sous nos yeux et il nous a laissé une impression parfaite que la beauté seule ne procure pas toujours si la bonté ne l'accompagne. Ce beau livre est surtout un bon livre sur la valeur duquel, entraîné par le plaisir que nous en a causé la lecture, nous avons écrit un long article que la place qui nous est réservée pour en parler nous contraint à revoir et à abrégé.

Nous le résumerons donc en peu de mots : Celui qui lira attentivement le *magnétisme psychique*, s'il possède quelque volonté et sache l'employer pour son propre bien-être, deviendra fort s'il est faible, vigoureux s'il est rachitique ou maladif ; il acquerra de l'énergie s'il se sent timide enfin celui qui est affligé de honteuse pusillanimité la verra s'évanouir pour faire place à la témérité.

Ce livre, conseiller subtil, ami dévoué, ne donnera pas la fortune à tous, mais par la volonté, par la santé, par l'énergie, et l'audace qualités auxquelles il ajoutera la tempérance et la sagesse, il indiquera le chemin de l'économie qui conduit à l'aisance.

Enfin le lecteur, après l'entraînement auquel il ne résistera pas, y gagnera un bien suprême qui consiste à devenir heureux de son sort.

Le prix que coûte ce livre 10 francs à la Librairie du Magnétisme sera promptement économisé par le sage lecteur s'il abandonne les dépenses superflues, coupables et souvent ruineuses pour sa santé.

N. B. — Sur la demande de plusieurs abonnés, M. Léopold Dauvil désirant être agréable à tous les lecteurs de la *Revue Spirite* les prévient qu'il

(1) Diogène de Laërte.

alternera la publication des *Pages retrouvées* avec la traduction de l'ouvrage anglais si attrayant de M<sup>me</sup> Florence Marryat (*There is no death*) La mort n'existe pas.

---

## CORRESPONDANCE

---

Saint-Denis, le 23 septembre 1905.

Mon cher Éditeur,

Désirant, au nom de ma chère disparue, participer, dans la mesure de mes moyens, à l'œuvre de la Crèche, j'abandonne, à son profit exclusif, tout le produit de la vente de mon poème, *Mon chemin de Damas*.

J'espère que les nombreux lecteurs de la *Revue Spirite* et des autres organes de nos croyances, nos frères et sœurs en humanité, mûs par un sentiment de solidarité, profiteront de l'occasion qui leur est offerte de faire un peu de bien.

Recevez, mon cher Monsieur Leymarie, l'assurance de mes meilleurs sentiments,

JEAN ROUXEL.

---

Le Gérant : P. LEYMARIE.